

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

190

seizième année

Octobre 1969

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°  
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.  
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.  
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.  
Riksförbundet för sexuell likaberättigande  
Box 850. Stockholm. I. Suède.  
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.  
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)  
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)  
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022  
C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5  
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS  
Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1969

## SOMMAIRE

L'opinion publique et l'homophilie, par ANDRÉ BAUDRY .....	437
Edipe m'a dit, par EUGÈNE DYOR .....	441
Les anges qui sont des démons, par ROBERT AMAR.	451
Théories nouvelles sur d'anciennes données, par ROCER FOUCHER .....	458
Impressions de Suède, par CLAUDE SOREY .....	464
La vérité enfin, par PIERRE NEDRA .....	468
Hair, de la salle aux coulisses, par ANDRÉ CLAIR ..	474
LIVRES :	
L'Ecart, de Rémi SANTERRE .....	478
Crescence et Damien étaient morts, de SERGE .....	479
La Femme révélée, du Dr VALENSIN .....	480
CINÉMA :	
Thérèse et Isabelle, de R. NETZGER .....	481

A DATER  
DU 15 SEPTEMBRE 1969

# ARCADIE

CLUB LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE  
DES PAYS LATINS

C. L. E. S. P. A. L. A.

61, rue du Château-d'Eau

PARIS-10<sup>e</sup>

Téléphone : 770-18-06

## L'OPINION PUBLIQUE ET L'HOMOPHILIE

par ANDRÉ BAUDRY.

L'opinion publique — qui ne le sait — joue un grand rôle.

Elle oblige gouvernement, corps constitués, églises, à modifier ses structures, ses orientations, ses actions.

Dans certains pays voisins, cette opinion publique se soucie peu de la morale, des mœurs, des affaires du sexe.

Elle a été préparée par une presse intelligente, une radio-télévision ouverte, des prises de position courageuses et pertinentes de savants de diverses disciplines, et même des hommes politiques — c'est le cas en Scandinavie, en Hollande, en Angleterre — et ainsi mise au courant des vraies faits de la vie, elle a accepté — parfois souhaité et précipité — des modifications capitales dans le code pénal, dans les réglementations, dans les libertés.

Est-il besoin de dire qu'hélas, rien de tout cela existe dans ce pays qu'est la France!

Et tous ceux qui voyagent en quelque point de l'Univers se rendent compte du retard pris par la France dans tous les domaines, y compris, inévitablement, dans celui de la morale et des mœurs.

Comme il avait raison ce jeune français questionné par les journalistes d'une radio au moment de l'exploit américain sur la lune et qui disait simplement, mais avec quelle conviction : « Oui, c'est fantastique, mais j'aimerais voir la morale faire quelques progrès pour libérer l'homme des vieux tabous. »

Était-il homophile? Peu importe, mais c'est normal qu'un jeune français profère un tel jugement, car la morale hétérosexuelle est aussi bien contrariée.

Et puisque j'ai pris l'habitude de publier des lettres, en voici encore une.

Elle est du 25 août 1969.

Elle est donc bien de ce temps. Elle est typique.

Elle devrait faire réfléchir nos sociologues, nos moralistes, nos censeurs, nos législateurs, tous ceux qui ont à refaire la société française.

« J'ai appris l'existence de votre revue et de votre club par l'article de vous publié dans *Plexus* et je vous écris cette lettre avec l'espoir que vous la lirez et peut-être que vous y répondrez.

« J'ai vingt-trois ans, j'habite X et je suis étudiant en lettres à l'Université de Y.

« Entre seize et vingt-deux ans je suis tombé plusieurs fois amoureux de camarades d'étude et j'ai compris que ma sexualité était définitivement orientée.

« Mais j'avais honte de mon propre corps et j'étais trop influencé par la religion de mes parents pour oser tenter quelque chose et m'intégrer dans le milieu qui était le mien.

« J'ai cherché alors à dissimuler ma particularité, me suis replié sur moi et j'ai éprouvé une difficulté de plus en plus grande à lier de nouveaux rapports.

« Par ailleurs mon père est fonctionnaire et les changements de poste auxquels il s'est plié ont fait de moi un déraciné.

« Frustré dans ma chair, privé d'amitiés solides, craignant le mépris de la société et le reniement de mes parents, j'ai encore été accusé, il y a un an, par la rumeur publique, d'entretenir des rapports trop étroits avec un camarade qui essayait seulement de me comprendre — et je l'ai perdu par la même occasion.

« C'était mon seul soutien moral et son abandon fut pour moi un effondrement. Deux autres camarades à qui je supposais du tact et de la largeur d'esprit et auxquels j'avais confié ma tendance et mon désir d'avoir des amis qui ne seraient pas gênés de cette tendance, ont fait à mes propos une publicité grotesque, si bien qu'aujourd'hui je suis totalement seul, déconsidéré pour la plupart, compromettant pour les autres.

« Le temps ne peut qu'aggraver la situation : ma présence ne peut que gêner toujours davantage parents, frères et camarades anciens et à moi-même il me paraît impossible de supporter plus longtemps cette situation.

« Je ne sais plus que faire ni où m'adresser, c'est pourquoi, Monsieur, je fais appel à vous et à votre bienveillance

pour me dire quelle voie suivre. J'ai le sentiment que seule votre aide peut m'arracher à la solitude et au désespoir.

« Je n'ai plus qu'un désir : quitter ma famille et mon milieu et en trouver un autre qui puisse me comprendre... »

Chacun de vous, déjà en son cœur, a fait les commentaires que suscite cette lettre.

Décidément ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent sous la plume : pourquoi ce monde, stupidement, s'obstine-t-il à condamner, à faire périr petit à petit, des milliers de jeunes garçons et de jeunes filles qui portent en eux la nature homophile ?

Quelle sainte colère monte en nous à la lecture de tels récits vécus, et comme nous irions saccager ces temples ou s'abriter des hommes — paraît-il intelligents, humains, au service des autres... qui ont nom : ministres, députés, prélats, magistrats, professeurs... et comme nous voudrions, dans un vrai face à face, les mettre devant leurs véritables responsabilités.

Quand donc, dans ce pays malade, ce temps viendra-t-il ?

Si nous n'avions été tant occupé par l'installation de notre nouveau siège nous serions à la veille du meeting prévu.

Il n'est que remis. Car il faut instruire le monde de notre problème. Eclairer l'opinion publique.

Mais il faut une fois encore alerter ceux qui font les lois, ceux qui font la morale.

Ce n'est pas parce que les candidats à la présidence de la République, comme un certain cardinal et comme tant d'autres n'ont pas daigné répondre que nous nous abstenons dorénavant.

Au contraire.

*Arcadie*, qui se sent plus qu'autrefois forte de ce sang et de ces forces de la jeunesse homophile qui ne veut pas de la vie qui a été imposée à ses aînés par des incapables, des hommes vautrés dans l'hypocrisie et le mesonge, parés de fausse vertu, et qui prétendent encore régenter le monde et la vie privée des hommes et des femmes, *Arcadie* poursuivra, accentuera son combat.

Elle demande à tous les homophiles de se grouper davantage..., de se hausser à ce niveau de la lutte pour une vie juste, épanouie, digne.

Tous, à notre place, nous devons aider le monde et les hommes à vivre mieux. Et nous devrions mieux réussir que

tant d'autres parce que nous savons mieux que quiconque ce qu'est l'intolérance, l'incompréhension, la discrimination, l'injustice.

Homophiles de France, homophiles du monde entier, soyez tous mobilisés pour ce beau et bon combat.

ANDRÉ BAUDRY.

---

---

DANIEL GUERIN

**ESSAI**  
**SUR LA RÉVOLUTION SEXUELLE**

« *La liberté pour chacun...* »

Ed. P. Belfond — 247 p. — 19,50 F

---

---

DOCTEUR JACQUES CORRAZE

(*Agrégé de Philosophie*)

**LES DIMENSIONS**  
**DE L'HOMOSEXUALITÉ**

« *Une admirable synthèse des connaissances* »

Ed. Privat — 252 p. — 20 F

## ŒDIPE M'A DIT

par EUGÈNE DYOR.

Lentement, l'auto roulait sur les routes de Béotie en soulevant un long sillage de poussière. D'énormes nuages, comme Poussin en peuplait ses ciels, pesaient sur cette chaude après-midi d'été. L'esprit à demi somnolent ne prêtait guère attention au déroulement des paysages. J'étais au bord du rêve, lorsque l'auto s'arrêta et j'entendis la voix de notre guide : « Nous sommes près d'Aulis, au lieu même où Œdipe rencontra Laïos, son père, qui était pour lui un inconnu. C'est là qu'ils eurent une altercation qui... »

Au nom d'Œdipe, je sursautai et ma mémoire brusquement survoltée me livrait mille détails que le guide ne disait pas : « Voilà le point de jonction des trois routes, le fameux chemin fourchu (1) en forme de lambda. Ce signe (on l'oublie trop souvent) était maléfique pour la famille d'Œdipe. De son grand-père surnommé Labdakos — pied bot, patte torse — il avait hérité d'une malformation à laquelle il dut son nom. L'histoire des pieds gonflés, parce qu'on l'avait exposé la tête en bas, attaché par les pieds, a été surajoutée par la légende... Lui, venait de droite, Laïos, de gauche. Par malchance, ils se trouvèrent ensemble au point le plus étroit, là où le chemin n'est pas assez large pour laisser passer de front un char et un piéton. D'autres (2) disent qu'il n'y avait pas place pour deux chars, imaginant qu'Œdipe, lui aussi en avait un. Qu'importe ! Aucun ne voulait céder le pas. La querelle s'enflamma, irritant ces deux hommes également agressifs et qui ne se ressemblaient pas seulement par le caractère. Laïos, du haut de son char, toisait l'insolent qui osait lui barrer la route. Il l'apostrophait durement. Le jeune

(1) « ελ τῆ σχιστῆ οδω ».

(2) Pisandros.

homme, bien bâti, obstiné, tenait tête en répondant par des injures. L'autre de répliquer sur le même ton, les yeux injectés de fureur. Ils en vinrent très vite à proférer ces grossières insultes dont le vocabulaire des conducteurs de tous les temps a toujours été surabondamment pourvu.

Œdipe, ne pouvant supporter de s'entendre traiter de tous les noms, s'écria : « Va donc, vieil abruti, espèce d'enc...! » La résonance de ce mot eut un effet magique qui déchaîna Laïos. De son fouet, il frappa son adversaire. Œdipe bondit pour lui saisir le bras et, l'ayant forcé à descendre de son char, sans souci de leur sang royal, on vit les deux hommes s'empoigner et se battre comme des chiffonniers. Dans l'ardeur du combat, la conscience aveuglée, Œdipe, sans l'avoir expressément voulu, tuait alors d'un coup brutal celui qui s'opposait à la force conquérante de sa jeunesse et il le voyait d'un œil indifférent s'affaisser sur le sol comme une masse. Inerte, Laïos expirait avec un faible cri. L'oracle de Delphes venait de s'accomplir.

Un filet de sang coule sur la terre et, suivant la pente, se divise en lambdas parmi les cailloux. Une mouche déjà s'affaire. Quel silence pèse sur la campagne. Œdipe souffle et, sans trop savoir pourquoi, comme on exécute un rite, se penche sur le mort et détache son baudrier. Puis, son âme agitée ne pouvant supporter la vue de ce visage serein, détendu, clos, hors de toute atteinte, il envoie d'un coup de pied le calavre rouler dans l'herbe. Il croit que l'affaire est finie. Il voudrait se sentir délivré. Mais non. Sa pensée se réveille : est-ce que cette stupide dispute valait un meurtre ? Pourquoi se charger d'un tel forfait ?... Il jette les yeux autour de lui. Il s'inquiète. Y a-t-il eu des témoins ? Alors, il croise le regard apeuré de son serviteur, Agathos, qui jusque-là s'était caché derrière un arbre. Il lui dit d'une voix rude : « Cesse de trembler, lâche, fils de lâche ! Approche. Détache les chevaux du char et va à Corinthe les remettre au roi Polybe. Dis-lui que je les lui donne en témoignage de reconnaissance pour m'avoir traité tant d'années comme son fils... Surtout, entends bien mon ordre. Ne parle pas, ne parle jamais à qui que ce soit de ce que tu viens de voir. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, il en va de ta vie ! »

Pendant qu'Agathos débouclait les rênes, un cheval, sou-sain cabré, se mit à hennir lugubrement, comme s'il avertissait les airs des souffrances auxquelles Œdipe, par la volonté des dieux, était voué. Ce cri étrange, saccadé, dou-

loueux imprima sa marque dans l'âme du meurtrier. Il frissonna. Qu'attendait-il pour fuir ces lieux qu'il ne voulait plus revoir ? Mais il dut faire effort pour s'en aller et ne pas se retourner du côté où une flaque de sang visqueuse stagnait sous les herbes, là où gisait le cadavre de son père, là où son nom resterait, comme au pilori, à jamais cloué sur la terre vengeresse.

Le soleil, plongé dans des lacs d'or et de pourpre, glissait sous le rebord des montagnes d'Aulide. Je me sentais pris de vertige, hors du temps présent, tout imprégné que j'étais de l'inépuisable odeur du passé que le vent m'apportait. Les ancêtres de ces arbres n'avaient-ils pas été les témoins de ce drame, ces pierres aussi ? La brise ne brassait-elle pas, en ce jour lointain, les mêmes senteurs qu'aujourd'hui, les mêmes pollens chargés des malédictions divines qui n'en finiront pas d'accabler le parricide ?

Du fond de moi-même, une prière s'éleva que je m'entendis réciter comme celle d'un autre : « Ombre d'Œdipe, si je t'évoquais, moi qui viens, le cœur plein de compassion et me sachant tel que toi et tel que nous sommes tous, m'a-t-on appris, au moins par intention, si j'osais t'interroger, me répondrais-tu ? Me dirais-tu, ce qui est demeuré pour moi un mystère, pour quel motif fut prononcée la sentence qui lie les dieux eux-mêmes, celle qui a frappé de malédiction la descendance de Laïos ? Quel crime avait-il donc commis ? Consentirais-tu à me le révéler, ô mon frère ? »

Les dernières lueurs du couchant s'éteignaient dans les nuages échevelés et les roseaux, déjà, se perdaient dans le fleuve ombreux de la nuit. Alors une voix intérieure, telle que les morts parfois en empruntent pour nous parler, me répondit : « Je t'ai vu tout à l'heure puiser de l'eau au ruisseau et ton cœur me l'offrir, à moi, l'éternel altéré, ce que nul archéologue n'a jamais pensé à faire. C'est pour cela que je consens à te répondre, ô passant.

« Il y a des millénaires, comme tant de fois pour le malheur de la Grèce — tout n'étant que recommencement — deux bandits, deux usurpateurs, Amphios et Zethos, s'emparèrent par violence et par crime du pouvoir royal à Thèbes. Je ne puis prononcer leurs noms sans penser que ce sont eux qui furent à l'origine, par enchaînement de circonstances, de tous les maux qui accablèrent mon père et moi, et les enfants qui devaient naître de moi. Laïos, qui était le neveu et l'héritier présomptif du roi assassiné, dut s'enfuir pour échapper aux coups de ces tyrans. Encore jeune, il alla se

réfugier à la cour du roi Pélops, fils de Tantale. C'était un monarque extraordinaire, célébré comme un héros de son vivant, parce qu'il devait à une intervention de Poseidon la conquête de la belle Hippodamie dont il fit sa femme. Elle lui donna un fils Chrysisse.

« Laïos fut accueilli avec les égards qu'on doit à un prince malheureux. Comme il avait d'utiles talents, outre l'éducation que reçoit tout héritier d'un royaume, Pélops lui confia le soin d'instruire son fils, particulièrement de lui apprendre l'art, difficile entre tous, de conduire un char de guerre attelé de plusieurs chevaux, art en lequel mon père excellait.

« Chrysisse avait alors un peu plus de quinze ans. Un blond duvet commençait à ourler son lisse visage d'éphèbe. Son intelligence était des plus vives, son corps souple et agile en tous exercices, ne craignait ni l'effort, ni la fatigue, mais son humeur reflétait l'impétuosité de la jeunesse. Comme son esprit se montrait avide de savoir, il ne tarda pas à s'attacher à ce gouverneur qui lui ouvrait toutes grandes les voies de la connaissance. En effet, par d'admirables raccourcis, Laïos s'ingéniait à lui enseigner sans perte de temps, tout ce que l'expérience des meilleurs avait amassé en plusieurs siècles, et non sans peine.

« Laïos aimait ses nouvelles fonctions à la cour, car il ne se contentait pas de recueillir, pour les lui inculquer, toutes « les maximes qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner », il goûtait une joie cachée à modeler son élève, faisant éclore et s'épanouir des aptitudes dont Chrysisse ne se serait pas cru capable, refrénant des défauts naissants et l'élevant au-dessus du commun des garçons de son âge pour faire de lui la plus belle fleur d'une illustre lignée.

« Le roi Pélops, voyant que les progrès de son fils dépassaient ses espérances, se félicitait d'avoir choisi un précepteur d'une aussi rare qualité et il prévoyait avec jubilation que Chrysisse serait, après lui, le plus grand roi que l'Hellade aurait connu, prolongeant ainsi la gloire de son père. Parfois, le soir à la table royale, le prince exprimait son admiration pour Laïos avec une telle chaleur que mon père s'en sentait gêné. Il eut souhaité plus de modération et se réservait de le lui dire dans le privé. Quand on le félicitait de sa réussite, il se bornait à répondre que tout le mérite en revenait aux vertus de la maison dont Chrysisse était issu. Sages propos de courtisan.

« Chrysisse grandissait en force et en beauté. Il riait à la vie. Il rayonnait d'un charme juvénile auquel nul n'était insensible. Son teint, hâlé par les courses en plein vent, se paraît de ce velours impalpable, comme aile de papillon, qui rend les éphèbes si désirables aux yeux des dieux eux-mêmes, que plus d'un y succomba. Comme il avait le cœur généreux et sentait tout ce qu'il devait à Laïos, Chrysisse passa de l'admiration à un sentiment plus brûlant et mon père, étant en secret fort épris de son élève, ils n'eurent que peu de mots à se dire pour se comprendre et pour s'aimer.

Par malencontre, la cour du roi Pélops était devenue hostile, au moins en apparence, à ce genre d'amour. Outre la reine Hippodamie qui, vieillissante, affectait d'imposer l'observance d'un puritanisme très strict, il fallait subir les incessantes contraintes qu'imposent un petit nombre de gens vivant à l'étroit, trop près les uns des autres, se surveillant et, faute de distraction, passant le temps en commérages. Aussi Chrysisse et Laïos, exposés à leur malignité, devaient-ils se surveiller constamment afin de dissimuler leur naissante passion.

Il est vrai que les courses à la campagne pour entraîner Chrysisse à la conduite des chars, fournissaient d'honorables occasions à leurs épanchements, d'autant plus goûtées que plus fugitives. Sous le prétexte de laisser souffler les chevaux, ils entraient dans des bois touffus, loin des regards indiscrets et là, en la seule compagnie des dryades et des oiseaux, ils se livraient avec ardeur aux plus délicieuses caresses de l'amour.

Laïos ne cessait de mettre en garde son bien-aimé contre toute imprudence, mais Chrysisse s'en impatientait. Il supportait mal de déguiser ce qui lui semblait le plus naturel et le plus beau des sentiments. Il en ressentait des accès de mauvaise humeur qui se traduisaient souvent par les contradictions qu'il opposait à ses parents. Un jour d'été, comme la reine, toujours en proie à une sollicitude inquiète, faisait reproche à son fils de courir à cheval sous le soleil, à l'heure la plus chaude, il se rebella maladroitement, devint insolent et, déjà, transparaisait l'étrange violence du désir qui l'emportait — ce qui n'eût pas manqué de faire naître les pires soupçons — quand Laïos l'interrompt et sauva la situation de justesse en disant qu'ils ne sortiraient pas, qu'un cheval était malade et qu'il avait « justement » oublié d'en aviser le prince. On parla d'autre chose.

Chryssippe, à la voix de son précepteur, était redevenu calme, mais que se serait-il passé, si Hippodamie avait eu la curiosité de vérifier ses dires ?

Les amants ne pouvaient manœuvrer qu'entre mille écueils, sans savoir où le vent les mènerait, chaque jour apportant ses risques, ses contretemps et rarement une heureuse surprise. Plus les semaines passaient, plus Chryssippe s'irritait des obstacles qu'il rencontrait. Il rêvait d'une liberté quasi divine. Aussi conçut-il un plan pour l'acquiescer et l'exposa à Laïos au cours d'une promenade. Ils partiraient en cachette du royaume de son père et s'installeraient dans un autre pays plus accueillant, plus complaisant. Le prince proposait de se réfugier à Corinthe où Laïos avait gardé l'amitié du roi Polybe. Ils y seraient heureux, disait-il, mais mon père, mieux instruit par l'expérience, élevait ses objections. Même à Corinthe, ils ne se sentiraient pas en sûreté. Rien ne leur garantissait que Polybe, après les avoir accueillis, consentirait à les garder si, comme il fallait s'y attendre, le roi Pélopos exigeait qu'on lui livrât les fugitifs, sous menace de guerre. Que de guerres avaient été engagées pour des motifs plus futiles !

Devant ces raisons, Chryssippe ne s'inclinait pas. Il reprochait à son maître de ne pas l'aimer autant que lui-même l'aimait. Il insista et supplia. Il en vint à pleurer. Si touchantes que soient ses larmes glissant sur son visage empourpré, mon père refusa ce projet insensé. D'où une dispute d'amoureux, la première, mais aiguë et tenace, et qui laissa des traces dans leur comportement.

A leur retour au palais, on remarqua que le bel accord sans faille entre prince et gouverneur était rompu. Chryssippe, contrairement à son habitude, n'adressait ni regard, ni parole à son précepteur, et réciproquement. Leur mutisme étonna les moins attentifs. Le repas s'enlisait dans l'ennui. La reine toujours aux aguets des moindres changements d'humeur de son fils et, peut-être mue par une intuition maternelle, flaira qu'on lui cachait quelque chose de grave dont elle n'était pas loin de deviner la cause, encore qu'elle se trompât du tout au tout sur le détail.

Hippodamie nourrissait une sourde jalousie contre le gouverneur, surtout depuis qu'elle avait appris de la bouche du roi qu'il envisageait de lui donner un jour venu le commandement de sa garde. De plus, Pélopos lui avait démontré que, s'il lui advenait de disparaître, il fallait confier à mon père la direction des affaires, nul plus que lui ne pouvant servir de conseiller et de soutien à son fils

devenu prématurément le chef du royaume. Mais quand la reine s'aperçut qu'elle avait été supplantée dans le cœur de Chryssippe par cet étranger, sa colère ne connut plus de borne. Elle se jura de perdre Laïos et de le chasser de la cour. Aussi sauta-t-elle sur l'occasion. Elle demanda hardiment à Laïos s'il s'était querellé avec le prince et pourquoi. Embarrassé, il répondit évasivement. Chryssippe fit de même. Personne ne fut convaincu, au contraire. Une tension sourde pesait sur l'assistance. Le roi gardait le silence. Alors, s'adressant à son mari, Hippodamie insinua qu'on ne pouvait retenir ce précepteur s'il pensait devoir s'éloigner dans l'intérêt du prince. Certes, Laïos n'avait rien dit qui prêtât à tel propos, mais nul n'osa démentir la reine. Mon père sentit que sa situation devenait intenable et, ne sachant comment sortir de l'impasse, las de lutter contre lui-même et contre tous, il demanda à Pélopos d'une voix changée, de l'autoriser à cesser ses fonctions en prenant congé le lendemain.

Chryssippe pâlit. Le roi se tut. Il était visiblement contrarié du tour que prenait un incident dont il ne savait pas même la cause. Il ne souhaitait pas le départ de Laïos. Cela renversait ses plans. Il hésita, puis dit : « Aurais-je le pouvoir de te retenir malgré toi, je ne le ferais pas, parce que je t'estime trop pour aller contre ton désir. Certes, je préférerais que tu restes parmi nous, mais si tu tiens à partir, je te laisse libre d'agir selon ton gré. »

Mon père remercia le roi de sa bonté, l'assura de sa gratitude, mais ne demanda pas à demeurer.

La nuit vint, rendant à chacun le loisir de méditer sur le mystère de cette soudaine disgrâce. La grande salle du palais se vida. Comme Laïos avec une poignante tristesse regagnait sa chambre, un esclave lui remit subrepticement un billet de la part du prince. Il lui écrivait que la pensée de ne plus le revoir ne lui était pas supportable, qu'il voulait avoir avec lui une dernière entrevue et lui fixait rendez-vous dans une salle basse, proche des écuries où, une fois déjà, ils s'étaient cachés. Les chiens qui les connaissaient, n'aboieraient pas...

Laïos, incapable de résister à cet appel, attendit que le palais fût devenu silencieux pour se glisser dans l'ombre et longer le bâtiment où dormaient les chevaux. Il parvint à tâtons à la salle basse et y retrouva un Chryssippe crispé par l'attente, agité, presque tragique par la démesure de sa passion. Ils restèrent longtemps ensemble. Comme mon

père s'éloignait sur la pointe des pieds, le prince, désespéré de se sentir pour toujours séparé de celui qu'il aimait à la folie, prit son poignard et se tua.

L'aurore du lendemain alluma sa pâle lueur sur un épouvantable spectacle. Des palefreniers trouvant Chrysispe déjà froid et son poignard ensanglanté sous la main, se mirent à pousser des cris qui réveillèrent le palais. Tout le monde accourut et ce fut une consternation. La reine s'évanouissait. Laïos sanglotait sans pouvoir articuler un mot. Le roi, effondré, semblait sous le coup avoir tout perdu avec son enfant. Il allait et venait sans but, bredouillant des paroles incompréhensibles où se mêlaient les noms des dieux de l'Hadès. Son égarement redoublait la douleur des siens. Puis, comme en vue des funérailles, des serviteurs enlevaient le corps du prince infortuné, on découvrit le billet que Laïos avait laissé tomber dans l'obscurité. Pélops voulut savoir à qui ce message était adressé et qui l'avait transmis. L'esclave dut s'expliquer. Laïos, mis en cause, son secret découvert, en proie au plus noir chagrin, avoua tout en demandant pardon d'avoir cédé aux emportements d'une passion plus forte que sa raison. L'horrible vérité apparut dans sa tragique nudité. Alors, comprenant que contrairement aux devoirs de sa charge, le gouverneur avait été l'amant de son fils, Pélops donna libre cours à son indignation d'un amour si coupable. Il déclara que c'était à cause de lui que le prince s'était tué. Puis, le roi, comme frappé de déraison, tourna toute sa douleur en un barbare appétit de vengeance contre mon père, criant qu'il fallait le punir de ce crime. Croyant peut-être trouver quelque apaisement à sa souffrance dans une rage justicière, Pélops conjura son divin protecteur, Poseidon, d'obtenir de Zeus, le Kronide, de prononcer la terrible malédiction proférée au nom sacré du Styx, afin de frapper Laïos et ses enfants : « Qu'en punition de m'avoir privé de postérité, Laïos périsse de la main de son propre fils, hurla-t-il ! Qu'il soit châtié à jamais, lui et ses descendants de son forfait abominable ! »

Un long silence ; puis, faible et sourde, la voix de l'ombre ajouta : « Les dieux ne disent jamais s'ils exaucent ou non les désirs des mortels. Ils aiment garder le secret de leurs desseins et nul ne sut alors si Zeus avait cédé à l'imploration de Pélops. Seuls, la Pythie de Delphes et l'oracle de Corinthe que j'ai consulté, avaient, dans les brouillards de l'avenir, entrevu l'inexorable malédiction qui attendait son

heure pour s'accomplir et me jeter dans les plus affreux tourments. Moi, je ne fus qu'un jouet entre les mains du destin. »

Je n'entendis plus qu'un souffle parmi les feuilles légères, comme l'haleine nocturne de la terre. Je voulus prolonger l'entretien prodigieux et dis : « Se peut-il que Pélops ait rendu une sentence aussi inhumaine et que les dieux se soient abaissés à lui servir de bourreaux ? Ce roi avait-il oublié que, dans sa jeunesse, il avait été tendrement aimé de Poseidon et que c'est en récompense des dernières faveurs qu'il lui accorda, que ce dieu lui permit, par fraude, de triompher à cette course dont l'enjeu était la main d'Hippodamie ? N'aurait-il pu garder quelque modération, si ce n'est une complaisance, pour juger les égarements d'un fol amour dont il avait lui-même pleinement ressenti la puissance ? Mais aussi, peut-on encore appeler dieu ce Poseidon qui a cédé aveuglément au caprice d'un mortel, parce qu'il l'avait chéri ? Un mortel fou de douleur et qui ne savait pas lui-même l'horreur de ce qu'il réclamait ! C'est la tâche des dieux de redresser les erreurs des hommes, non de prêter à n'importe lequel de leurs vœux leur invincible assistance. La justice, la pitié n'existent-elles donc pas pour les hôtes de l'Olympe ? Au surplus, Zeus ne pouvait-il, comme il le fit pour Arcas, fils de Callisto, ressusciter Chrysispe et le rendre à son père ? »

« Insensé, murmura l'ombre. Crois-tu que les morts soient instruits des secrètes pensées des dieux, ni de ce qui fut avant le commencement des temps ? Crois-tu que les victimes des malédictions apprennent dans l'autre monde le pourquoi des injustices divines, si tant est qu'il y ait un pourquoi ? Je t'ai dit ce que je sais. Le reste m'est inconnu et me le sera éternellement. D'ailleurs, le saurais-je qu'il n'y aurait pas de mots intelligibles pour te le révéler... »

L'ombre venait de s'évanouir. Mon oreille seule gardait l'écho de sa voix plaintive. Sur la campagne qu'une vapeur laiteuse enveloppait, la lune se levait, et les Pléiades. Je reconnus le paysage avec ses chênes et ses oliviers pailletés d'argent, le mince ruisseau qui dormait, les montagnes au loin. Sortais-je d'un rêve ? J'étais seul dans la pénombre avec l'étrange impression de remonter des Enfers, et qu'il me fallait réapprendre à vivre avec les vivants.

EUGÈNE DYOR.

Que le lecteur ne s'y trompe pas. Tout n'est pas invention dans ce récit. Bien qu'apparemment ignoré de ceux qui ont tant parlé d'Œdipe et de son fameux complexe, à commencer par Freud, il n'y avait qu'à lire l'Anthologie Palatine (XII, 67) et l'argument des Phéniciennes d'Europide par Aristophane de Byzance et de les rapprocher d'autres documents dont la liste suit pour reconstituer un résumé des circonstances dans lesquelles Laïos fut maudit. Le fond est donc conforme à une tradition de l'Antiquité, à peine mentionnée par les modernes, je ne sais pourquoi.

L'auteur a pensé que les lecteurs d'*Arcadie*, plus curieux, s'intéresseraient aux faits que les Anciens ont désigné, si ce n'est comme étant la cause cachée, du moins comme à l'origine d'une des tragédies dont nous ne finirons jamais d'explorer la profondeur.

(Voir : Apollodore (Bibl. éd. par Clavier, Paris, 1805), liv. III, 5, 5; vol. I, p. 385 et vol. II, p. 383. — Apollonios de Rhodes. Argonautiques, I, 517. — Athenaeus, Deipnos sophistai, XIII, 79, 602. — Æliani. De natura animalium, VI, Var. Hist., XIII, 5. — Hellenicus, Schol. Iliade, L, 103. — Hyginus, Fabulae, 85, 271. — Ovide, II, 336. — Pausanias, VI, 20, 7. — Schol. aux Phéniciennes d'Euripide, 176; Oreste, 5; à Pindare, Olymp., I, 145. — Thucydide, I, 9. — Tzetzes, Historiarum variarum chiliades, I, 415-423.)

(Voir aussi Œdipe ou la légende du conquérant, de Marie Delcourt, Namur, 1944) et plus récemment, dans *Arcadie* même (n° 166, p. 446). Marc Daniel : Des Dieux et des garçons.

---



---

## CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

## CES ANGES

### QUI SONT DES DÉMONS...

par ROBERT AMAR.

Il y a peu de sujets qui aient vu s'élever autant de contradictions que celui de « l'enfant », cet inconnu d'un royaume fermé, cet autre chose qu'un homme ou une femme en miniature, ce monde à part, cette puissance latente et mystérieuse.

Entre, par exemple, La Fontaine :

*Cet âge est sans pitié...*

*C'est un enfant*

*Doublement sot et doublement fripon...*

*Et ne sais bête au monde pire*

*Que l'écolier.*

et Victor Hugo, il y a toute l'étendue qui sépare deux extrêmes. Le grand romantique ne se lasse pas de chanter l'enfant, le caractère divin de sa pureté et de son ignorance, sa fraîcheur d'âme :

*Cette blancheur sans ombre et sans fond, l'innocence...*

*Il est le regard vierge, il est la bouche rose;*

*On ne sait avec quel ange invisible il cause.*

*N'avoir pas fait de mal, ô mystère profond.*

Du côté des artistes, après les douceurs mièvres et les regards angéliques d'un Boilly, Daumier représente les enfants plus souvent comme des démons que comme des anges et Gavarni leur fait des visages sournois, des regards fuyants, avec des crapauds sortant de leurs petites bouches.

De Renan à Sartre, l'opposition n'est pas moins grande. Du premier : « La plus grande erreur de la Justice est de croire aux témoignages des enfants. » Du second : « La vérité sort de la bouche des enfants. Tout proches encore de la nature, ils sont les cousins du vent et de la mer. »

Il fallait attendre les acquisitions de la psychologie moderne pour découvrir que le « vert paradis » des enfants est, plus qu'on ne le croit, un monde de perversité et de cruauté.

Chez beaucoup de jeunes, l'imagination se donne libre cours; elle se traduit quelquefois par une mythomanie inconsciente, souvent innocente (par exemple chez les petits qui jouent au train, à l'auto, à l'avion) mais elle les entraîne aussi à des vantardises qui leur imposent, ensuite, l'accomplissement d'exploits justificatifs pour leur éviter de perdre la face auprès de leurs camarades. Des sentiments encore plus vils que l'orgueil : la haine, la vengeance, la cupidité, la luxure peuvent encore inspirer et parfois provoquer les actes des mineurs.

L'enfant ne distingue pas nettement la réalité et la fiction; son esprit mobile, sa mémoire incertaine, sa faiblesse de jugement, sa sensibilité aux influences font que son témoignage ne mérite que peu de confiance, surtout en matière sexuelle car ce domaine excite son imagination et le pousse parfois à construire un fait irréel au moyen de quelques paroles entendues.

Les erreurs judiciaires sont de tous les temps et de toutes les sortes; elles dérivent, notamment, de faux témoignages, de l'insuffisance de l'instruction, de l'incompétence des experts, de l'entêtement des juges. On se souvient des affaires célèbres, au siècle dernier, du Capitaine Dreyfus, du Courrier de Lyon, du Lieutenant La Roncière et, récemment, du docker Deshays qui fit quatre ans de travaux forcés pour l'assassinat d'un couple de la région nantaise, avant qu'on ne découvre les vrais coupables.

Mais ces erreurs sont particulièrement fréquentes dans des procès où ce sont des enfants qui sont les accusateurs pour des faits sexuels. Il n'y a guère, ils ont envoyé en prison, sur des fausses déclarations, Maurice Lemaire, Joffre Nicey, Jacques Mesnard, Robert Peyrignet, André Robin. En 1968, M. Gras, représentant de trente-cinq ans, père irréprochable de sept enfants, passe un an en détention, accusé d'attentat à la pudeur par une fillette de moins de quinze ans, avant d'être innocenté, le laissant avec une vie brisée, l'amertume et la révolte.

En juin de cette année, une affaire fit grand bruit : dans des écoles de filles d'Orléans, on chuchotait des choses stupéfiantes, relatives à la traite des blanches et au trafic de la drogue, qui se pratiqueraient chez des commerçants juifs

de la ville, aussitôt frappés d'ostracisme. La rumeur s'enflait mais nulle disparition ne fut signalée, aucune plainte déposée et les choses en restèrent là.

Parfois, mais beaucoup plus rarement, l'accusation mensongère est produite par des adultes contre des enfants. Souvenez-vous des remords de Jean-Jacques Rousseau dans l'histoire du vol du ruban rose dont il accusa la jeune Marion : « J'ai peut-être fait périr, dans l'opprobre et la misère, une fille aimable, honnête, estimable. » Et, plus près de nous, de la confession d'Elise Jouhandeau : « Je me souviens que l'année de ma première communion, j'ai accusé deux petits garçons de m'avoir montré leur sexe, bien que ce fût faux et que ce fût même presque le contraire qui s'était produit. J'avais si fort regretté en effet qu'ils n'en eussent pas eu l'idée que je ne les avais calomniés que pour les punir de n'avoir pas eu la galanterie de le faire et me venger de l'occasion qu'avait perdue ma curiosité d'être satisfaite. Le comble c'est que, sur mon seul témoignage, ils furent privés de la communion et que j'en fus jugée digne. Bien plus, on me choisit même à cause de la pureté de ma voix et de mon zèle dans la dévotion pour lire, après la rénovation des vœux du baptême, la consécration à la Vierge. »

\*\*

Se pencher sur *Les risques du métier*, ouvrage où deux avocats à la Cour d'Appel de Paris, Simone et Jean Cornec (président de la Fédération des Conseils de parents d'élèves des Ecoles Publiques), présentent six affaires judiciaires basées sur le mensonge enfantin qu'ils ont eu à connaître, est particulièrement instructif. (Le cinéaste Cayatte a repris, sous le même titre, l'un de ces cas avec la collaboration de Jacques Brel.) Leur but? Aider les enseignants — objet plus que d'autres d'affections et de haines — à se protéger contre ces risques, les parents, contre des réactions stupides, la Justice, contre des erreurs dramatiques. Œuvre de salubrité puisqu'il suffit de l'accusation d'un enfant trop légèrement vérifiée pour qu'un éducateur se trouve privé de sa liberté et de son honneur, conduit au désespoir ou au suicide.

On fera mieux comprendre le mécanisme de l'erreur judiciaire et le fatal enchaînement des faits en résumant une des affaires dont nos auteurs ont eu à connaître directement et qu'ils décrivent, changeant seulement les noms.

Le journal hebdomadaire d'une ville des environs de Paris titre, le 31 mars 1960 : « Un garçonnet de neuf ans et demi est victime d'odieuses violences. Il porte une terrible accusation : c'est mon instituteur... »

Le père, Yves Varin, trente et un ans, sergent-chef de l'Armée de l'air, dépose le jour même — 16 mars — une plainte à la gendarmerie. Il déclare que, le matin, son fils étant souffrant, sa femme s'aperçut, en voulant prendre sa température, qu'il avait l'anus exagérément ouvert et avec déchirure. Le docteur appelé constata que cela provenait de l'introduction d'un corps étranger; le gosse finit par avouer que c'était son instituteur qui avait fait cela.

Yvon, écolier de neuf et demi, entendu aussitôt, déclare que deux jours avant, à la récréation de 15 heures, le maître l'a gardé en classe pour nettoyer la table sur laquelle il avait renversé un encrier. Cela fini, « il s'est approché de moi, il m'a enlevé la culotte... Il a déboutonné sa braguette, il a sorti sa verge et l'a rentrée dans mon derrière. Ces faits ont duré quelques minutes. »

Interrogé à son tour, Vieltaud, l'instituteur, marié, père de deux jumeaux de trois ans, nie formellement. Il précise que, cette après-midi là, il était de surveillance dans la cour, qu'il n'a pas puni l'écolier et que celui-ci n'est pas resté dans la classe. Malgré ces divergences, le procureur de la République décide son arrestation immédiate. Le juge d'instruction est convaincu de sa culpabilité mais accepte de procéder aux investigations demandées par la défense.

Les gendarmes entendent à nouveau Varin mais il ne dit plus la même chose. Le nettoyage du pupitre a été fait, par lui, le matin avec de l'eau de Javel demandée à la femme de service. L'instituteur, l'après-midi, lui a dit de l'attendre, est descendu dans la cour et l'a ensuite rejoint.

La police judiciaire poursuit l'enquête. Les déclarations de plusieurs camarades de Varin sont concordantes : le pupitre a été nettoyé pendant la classe et l'accusateur est descendu à la récréation avec tout le monde. La femme de service affirme que l'enfant ne lui a pas demandé d'eau de Javel et, d'ailleurs, qu'elle n'en donne jamais.

La sœur de Varin, six ans, déclare à son institutrice que son papa a dit à son frère que, s'il disait toujours pareil pour son maître, il aurait un vélo. Une dame catéchiste estime que l'enfant manque de franchise : il imitait, notamment, la signature de son père sur son carnet de notes.

L'examen par deux médecins légistes aboutit à ces conclusions : il existe trois cicatrices d'érosion, une déformation de l'anus en entonnoir; ces lésions permettent de considérer comme très vraisemblables les déclarations de l'enfant; la présence de ces lésions ne s'explique pas autrement que par une pédérastie.

Dans une lettre au juge d'instruction, l'avocat rappelle combien fragile est le témoignage enfantin et nécessaire d'empêcher un innocent d'être condamné sur une accusation incontrôlable. Il souligne les contradictions du jeune garçon et envisage diverses hypothèses si l'on considère comme établi qu'il a subi des actes impudiques.

Le 7 avril, le juge interroge Yvon : « Il est exact que mon papa m'a dit : si tu dis la vérité pour ton maître, tu auras un vélo; il me l'a dit plusieurs fois et il me l'a encore dit tout à l'heure dans le couloir, devant votre bureau. »

Il raconte avec beaucoup de détails que, dès le mois de juin précédent, avant les grandes vacances, Vieltaud a déjà commis les mêmes actes sur lui. Or, en juin 1959, il n'était pas son instituteur et Yvon allait en classe à Saint-Nazaire.

Le 19 mai, confrontation générale à l'école qui montre qu'un adulte circulant dans le couloir voit tout ce qui se passe dans la classe, que l'audition des camarades n'est pas favorable à Varin et qu'aucun élément ne peut être retenu contre l'instituteur.

L'avocat demande au juge des investigations sur la personnalité de l'enfant, sur les milieux familial, social, scolaire, sur M. Vieltaud. Il y fait droit en nommant trois éminents psychiatres et deux grands professeurs de médecine légale. Les premiers concluent que l'enfant, intelligent et capable de discernement, n'a pas montré de tendances aux mensonges; les seconds qu'il ne présente aucune lésion anale et que les érosions peuvent être la conséquence d'irritations tout à fait différentes des conséquences d'actes de sodomie chez un enfant ayant eu des oxyures; qu'il est difficile d'admettre que, sans phénomène douloureux et sans arrêt dans l'activité, l'introduction de la verge d'un homme normal dans son anus, sur quatre centimètres environ, ait pu se produire.

Enfin, une année après, une ordonnance de non-lieu, le 25 avril 1961, rendra son honneur à Vieltaud. Il était, quant à ses mœurs, au-dessus de tous soupçons comme une enquête approfondie le montra : affecté successivement à trois écoles de garçons, il est noté comme très consciencieux, aimé de ses élèves et honoré de la totale confiance des parents.

Mais que serait-il advenu s'il avait été, à la fois, pédéraste et innocent des faits reprochés par Valin? Il ne faut pas être grand clerc pour affirmer qu'une condamnation aurait été prononcée et qu'on aurait connu une erreur judiciaire de plus.

\*  
\*\*

L'examen de telles affaires appellent des remarques, génératrices de réformes.

Et d'abord, on oublie trop dans les palais de justice, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme qui proclame dans son article 11 : Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie au cours d'un procès public où toutes les garanties nécessaires à sa défense lui auront été assurées. » Dans la pratique, l'accusé, pour établir son innocence, doit faire la preuve de la faute d'un tiers — ce qui est contraire aux principes du Droit qui exigent de l'accusation la preuve des charges qu'elle avance, et non, de l'accusé, la preuve de son innocence.

On constate souvent l'abus qui est fait — surtout par les jeunes magistrats — de la détention préventive, qui ne doit être qu'une mesure exceptionnelle.

Puisqu'il est démontré qu'une simple parole d'enfant peut décider de l'honneur et de la liberté d'un homme, il faut s'entourer de beaucoup de précautions pour ne pas errer, d'autant plus que notre appareil judiciaire n'est pas adapté aux témoignages d'enfants. De même qu'il existe des tribunaux spéciaux pour enfants accusés, il en faudrait aussi pour les enfants accusateurs. A défaut, il est nécessaire que les enquêtes soient confiées à des officiers de police ou à des gendarmes avertis des problèmes de la psychologie infantine (des stages y pourvoiraient) et que les magistrats, eux aussi bien informés, ne se contentent pas d'entériner les rapports qu'ils reçoivent.

Il serait injuste de ne pas reconnaître la lucidité de certains d'entre eux. Dans une affaire où le Tribunal Correctionnel avait condamné, la Cour d'Appel acquittait avec ces motifs : « Attendu qu'avec tous ceux qui se sont penchés sur le témoignage enfantin, la Cour estime que la crédibilité qui doit lui être accordée est sujette à caution; que sont grands le pouvoir de fabulation des enfants, surtout à l'âge de la puberté, leur dissimulation, leur tendance à une certaine mythomanie collective s'exerçant même aux dépens d'autrui, et notamment dans le dessein d'affirmer

une sorte de supériorité ou encore de se venger de quelque injustice supposée du maître... »

Le Président Chazal — dont l'autorité reste grande — notait que lorsqu'une jeune fille vivant en communauté arrive à la puberté, il est normal que ses yeux tombent sur « l'homme » de la maison et qu'elle puisse devenir amoureuse du directeur, du médecin, du juge d'enfant, voire de l'aumônier. Dès lors, si on ne fait aucun cas de ses avances, elle cherche à se venger.

Il importe que les enquêtes soient rapides, avant que les pressions et les suggestions aient pu se développer et, discrète, avant que la rumeur publique et la presse à sensation ne viennent déformer et amplifier les faits. Quant aux enquêteurs, ils doivent entendre les intéressés, seuls, sans la présence de leurs parents, les laisser parler sans poser des questions qui soient des suggestions, les situer dans leur personnalité et le milieu familial et social.

En formulant, avec leur expérience de psychologues et de défenseurs qui est grande, les remarques et les suggestions de réformes qui précèdent pour épargner des erreurs tragiques, Maîtres Simone et Jean Cornec ont fait une œuvre exemplaire dont les prolongements seront considérables. On ne peut s'empêcher de leur appliquer le jugement de Platon : « Celui qui ne commet aucune injustice mérite qu'on l'honore; mais celui qui ne supporte même pas que les autres soient injustes mérite deux fois plus d'honneur que le premier. »

ROBERT AMAR.

## THÉORIES NOUVELLES SUR D'ANCIENNES DONNÉES

par ROGER FOUCHER.

Voici déjà quelques lustres, un touriste en voyage au Moyen-Orient se promenait sur les lieux où, selon les spécialistes de la *Bible*, devaient s'élever naguère les tragiquement célèbres cités de Sodome et Gomorrhe.

L'endroit n'offrait pour le visiteur aucun attrait particulier, bien au contraire : désertique, aride comme la plupart des sites de cette contrée.

Aveuglé par le soleil, notre homme gardait les yeux rivés au sol. C'est ainsi que son regard fut attiré par une pierre dont la forme et la texture lui parurent bizarres.

Il ramassa le caillou et le fourra dans sa poche comme on le fait d'un galet de la plage avec, peut-être, l'intention de s'en servir comme presse-papiers ou, à l'extrême rigueur, de l'exposer dans une vitrine.

C'est sans doute ce qui fut advenu si ce voyageur avait été un quidam client d'agence touristique. Mais il s'agissait du Professeur Agrest, maître ès-sciences physico-mathématiques de l'université Lomonossov de Moscou, géologue à ses moments perdus.

Même en vacances et sûrement à son insu, ce savant gardait l'esprit imprégné de ses travaux et par son violon d'Ingres, l'attention toujours en éveil.

Il crut ne plus penser à sa trouvaille et, effectivement, n'y pensa plus jusqu'à son retour chez lui. Exhumant alors la pierre de ses bagages, il la trouva encore plus étrange qu'à première vue. D'où l'idée de la confier à un laboratoire aux fins d'analyse chimique.

Le résultat de ces expériences fut aussi formel que déconcertant : il s'agissait d'un débris de tektite, corps qui ne se forme que dans des conditions de température très élevée et de radiations nucléaires puissantes, peut-être des

### THÉORIES NOUVELLES

traces d'atterrissage de projectiles-sondes venus du cosmos. D'autres examens plus approfondis confirmèrent cette hypothèse.

Elle fit l'objet d'une retentissante étude de la *Gazette Littéraire* de Moscou en 1960. Elle fut reprise et commentée avec préjugé favorable par différentes revues scientifiques des Etats-Unis et même vulgarisée par un numéro de *Sélection du Reader's Digest*.

En France, elle est citée par Louis Pauwels et Jacques Bergier dans leur livre *Le matin des magiciens*, collection « Le livre de poche », numéros 1 167, 1 168, 1 169.

A la suite de ces révélations, le professeur Agrest voulut aller de l'avant, étayer les fondements d'une théorie nouvelle.

Dans cette même région de l'Anti-Liban, il avait également visité l'un des sites les plus curieux et les plus mystérieux du monde : la terrasse de Baalbeek. Cette crique à l'intérieur des terres ne semble pas naturelle. Il s'agit d'une plate-forme construite avec des blocs de pierre dont certains mesurent plus de 20 mètres de côté et pèsent 2 000 tonnes. Il est donc impossible que ces blocs aient été déposés puis ajustés de main d'homme, même si nos ancêtres avaient eu la taille du Dinosaur et une force herculéenne au service de connaissances techniques très poussées. De plus, en raison de sa géométrie, cette construction ne répond à aucun critère connu : érosion, avalanche, mer disparue, attaque par les flots, volcan éteint, etc...

Pour le professeur Agrest, il n'est pas impensable que l'on se trouve en présence des vestiges d'une aire d'atterrissage érigée par des astronautes venus du cosmos (Cf. *Le matin des magiciens*).

Pour troublante et hasardeuse qu'elle soit, une telle hypothèse n'a rien d'absurde *a priori*. Il est couramment admis de nos jours par des chercheurs de disciplines variées (parfois même concurrentes ou contradictoires) que notre fameuse « civilisation moderne » n'est peut-être pas la première à avoir vu le jour et ne sera sans doute pas la dernière. Il faudrait une dose soporifique d'orgueil prétentieux pour croire qu'avant nous était le cahos et que nous ne laisserons que ruine derrière notre éphémère passage. Serions-nous les seuls à avoir détenu les clés du savoir? Et pourquoi ce privilège? D'autres avant nous sont peut-être parvenus aux mêmes conclusions ou même allés plus loin. Par des voies différentes? Qu'importe! Les mêmes causes produisent les mêmes effets.

En somme les civilisations semblent obéir aux mêmes lois que le Phœnix, cet oiseau de légende brûlant sans cesse pour renaître de ses cendres.

Nous expliquons-nous clairement les sciences du passé? Qui dira la raison du rapport très étroit existant entre la hauteur de la base au sommet de la Pyramide de Chéops et la distance de la terre au soleil? (à un centimètre près, d'après les calculateurs électroniques utilisés pour cette vérification). Encore cette différence infime est-elle imputable au fait que la terre se rapproche du soleil au cours des âges.

N'est-il pas troublant de constater que le rapport des distances précité se retrouve dans les pyramides de l'ère pré-colombienne, en Amérique du Sud?

On peut dès lors se demander si ces monuments n'étaient pas quelque chose de plus que des tombeaux royaux ou des autels à sacrifices.

Mais trêve de diversions qui nous écartent du sujet. Revenons à la théorie du professeur Agrest.

Celui-ci voit, dans la destruction de Sodome et Gomorrhe, le résultat de l'envol après mise à feu d'une fusée interplanétaire.

Nos « visiteurs » de l'espace auraient donc prévenu les habitants des deux villes menacées d'avoir à quitter les lieux devenus dangereux pour leurs vies.

... Et la femme de Loth se retourna et se transforma en statue de sel...

Ne fût-elle pas victime de son imprudence, tout bonnement vitrifiée, plastifiée comme les victimes de la bombe d'Hiroshima? Le rapprochement vient à l'esprit *ipso facto*.

La destruction de Sodome et Gomorrhe aurait ainsi des causes extra-terrestres mais néanmoins explicables à l'échelle de l'humanité, pourvu que nous les regardions sous l'angle scientifique.

D'autres thèmes bibliques pourraient d'ailleurs trouver une explication aussi simple, aussi normale, vus sous ce même aspect. Loin de nous éloigner de Dieu, ces tentatives rationnelles nous en rapprochent.

Hélas sur le sujet choisi nous voyons déjà se lever les boucliers des bigots dits « bien-pensants ». D'abord l'attaque personnelle, le délit d'opinion : Evidemment le professeur est un soviétique, donc un marxiste. Sa formation même l'incite à saper la morale chrétienne. Sa théorie fait bon marché de la malédiction jetée par Dieu sur ces villes débauchées.

Sans céder à la passion, cernons ce raisonnement de plus près, avec rigueur.

Il est indéniable que le professeur soit de formation marxiste-léniniste. S'il en était autrement, il n'aurait jamais été en mesure de concevoir puis de soutenir sa thèse. Ceci posé et admis, il n'est pas obnubilé par un dogme radicalement et irrémédiablement opposé à un autre.

C'est avant tout un savant, donc un homme qui doute de tout, à commencer par son propre savoir et son expérience personnelle.

Jean Rostand a intitulé un résumé de ses travaux « Ce que je crois » et non « Ce que j'affirme ».

Le propre d'un chercheur est de se rendre compte de la relativité des choses et des idées. Il sait que ce qui lui paraît indiscutable aujourd'hui sera faux demain à la lumière de nouvelles découvertes. Il est un palier, un échelon sur le chemin des connaissances et ceci à travers les lois, les circonstances, les règnes politiques du moment. Celui qui cède à la mode n'est qu'un farceur ou un arriviste assoiffé d'hommages.

Que dit au juste le professeur Agrest?

« Voici une théorie nouvelle sur des données millénaires. Je ne suis certain de rien et vous la livre pour ce qu'elle vaut. Toutefois, j'apporte un commencement de preuves. Si vous n'êtes pas d'accord, à vous de les réfuter. Dans ce cas, ayez l'honnêteté de m'apporter les preuves contraires. Mon travail mérite bien cette élégance morale.

Vous êtes chrétiens, soit, et je respecte vos opinions, votre foi, mais ne m'obligez pas à croire à votre idéologie de principe.

C'est là, convenons-en, tout le contraire d'une position de facilité.

Par contre la morale judéo-chrétienne n'a pas hésité pour s'établir puis s'imposer à user de chemins de traverse, à utiliser des faits inexplicables des époques lointaines, difficiles à reconstituer dans leur vérité encore de nos jours.

Admettons le point de vue des adversaires du professeur Agrest, des théologiens attardés, accrochés aux doctrines du Moyen Age : ils nous diront que Sodome et Gomorrhe ont été anéanties par le feu de Dieu en raison des mœurs dissolues de leurs citoyens, c'est-à-dire l'homosexualité masculine pour Sodome, féminine en ce qui concerne Gomorrhe.

Attention M. Mrs les interprètes trop pressés de con-

En somme les civilisations semblent obéir aux mêmes lois que le Phoenix, cet oiseau de légende brûlant sans cesse pour renaître de ses cendres.

Nous expliquons-nous clairement les sciences du passé? Qui dira la raison du rapport très étroit existant entre la hauteur de la base au sommet de la Pyramide de Chéops et la distance de la terre au soleil? (à un centimètre près, d'après les calculateurs électroniques utilisés pour cette vérification). Encore cette différence infime est-elle imputable au fait que la terre se rapproche du soleil au cours des âges.

N'est-il pas troublant de constater que le rapport des distances précité se retrouve dans les pyramides de l'ère pré-colombienne, en Amérique du Sud?

On peut dès lors se demander si ces monuments n'étaient pas quelque chose de plus que des tombeaux royaux ou des autels à sacrifices.

Mais trêve de diversions qui nous écartent du sujet. Revenons à la théorie du professeur Agrest.

Celui-ci voit, dans la destruction de Sodome et Gomorrhe, le résultat de l'envol après mise à feu d'une fusée interplanétaire.

Nos « visiteurs » de l'espace auraient donc prévenu les habitants des deux villes menacées d'avoir à quitter les lieux devenus dangereux pour leurs vies.

... Et la femme de Loth se retourna et se transforma en statue de sel...

Ne fût-elle pas victime de son imprudence, tout bonnement vitrifiée, plastifiée comme les victimes de la bombe d'Hiroshima? Le rapprochement vient à l'esprit *ipso facto*.

La destruction de Sodome et Gomorrhe aurait ainsi des causes extra-terrestres mais néanmoins explicables à l'échelle de l'humanité, pourvu que nous les regardions sous l'angle scientifique.

D'autres thèmes bibliques pourraient d'ailleurs trouver une explication aussi simple, aussi normale, vus sous ce même aspect. Loin de nous éloigner de Dieu, ces tentatives rationnelles nous en rapprochent.

Hélas sur le sujet choisi nous voyons déjà se lever les boucliers des bigots dits « bien-pensants ». D'abord l'attaque personnelle, le délit d'opinion : Evidemment le professeur est un soviétique, donc un marxiste. Sa formation même l'incite à saper la morale chrétienne. Sa théorie fait bon marché de la malédiction jetée par Dieu sur ces villes débauchées.

Sans céder à la passion, cernons ce raisonnement de plus près, avec rigueur.

Il est indéniable que le professeur soit de formation marxiste-léniniste. S'il en était autrement, il n'aurait jamais été en mesure de concevoir puis de soutenir sa thèse. Ceci posé et admis, il n'est pas obnubilé par un dogme radicalement et irrémédiablement opposé à un autre.

C'est avant tout un savant, donc un homme qui doute de tout, à commencer par son propre savoir et son expérience personnelle.

Jean Rostand a intitulé un résumé de ses travaux « Ce que je crois » et non « Ce que j'affirme ».

Le propre d'un chercheur est de se rendre compte de la relativité des choses et des idées. Il sait que ce qui lui paraît indiscutable aujourd'hui sera faux demain à la lumière de nouvelles découvertes. Il est un palier, un échelon sur le chemin des connaissances et ceci à travers les lois, les circonstances, les règnes politiques du moment. Celui qui cède à la mode n'est qu'un farceur ou un arriviste assoiffé d'hommages.

Que dit au juste le professeur Agrest?

« Voici une théorie nouvelle sur des données millénaires. Je ne suis certain de rien et vous la livre pour ce qu'elle vaut. Toutefois, j'apporte un commencement de preuves. Si vous n'êtes pas d'accord, à vous de les réfuter. Dans ce cas, ayez l'honnêteté de m'apporter les preuves contraires. Mon travail mérite bien cette élégance morale.

Vous êtes chrétiens, soit, et je respecte vos opinions, votre foi, mais ne m'obligez pas à croire à votre idéologie de principe.

C'est là, convenons-en, tout le contraire d'une position de facilité.

Par contre la morale judéo-chrétienne n'a pas hésité pour s'établir puis s'imposer à user de chemins de traverse, à utiliser des faits inexplicables des époques lointaines, difficiles à reconstituer dans leur vérité encore de nos jours.

Admettons le point de vue des adversaires du professeur Agrest, des théologiens attardés, accrochés aux doctrines du Moyen Age : ils nous diront que Sodome et Gomorrhe ont été anéanties par le feu de Dieu en raison des mœurs dissolues de leurs citoyens, c'est-à-dire l'homosexualité masculine pour Sodome, féminine en ce qui concerne Gomorrhe.

Attention M. Mrs les interprètes trop pressés de con-

clure. Les textes sacrés n'ont *jamais* fait allusion à la sexualité mais à la dissolution des mœurs. Nuance qui a son importance.

Avant de trancher si nettement et si vite, il convient de se reporter au vocabulaire et à l'entendement de ces temps lointains. Faut de glossaire, essayons d'y voir clair d'après les us et coutumes.

Qu'entendait-on alors par mœurs dissolues?

Il y a gros à parier que ce n'était pas le comportement sexuel des individus quand on connaît la tolérance (pour ne pas dire plus) des sociétés antiques en ce domaine mais plutôt le vol, ce délit devenu mineur et si marginal de nos jours qu'il ne relève plus que des instances du Tribunal correctionnel.

C'était alors le péché suprême. Du moins est-on fondé à le croire en tenant compte que le Christ a été crucifié, donc condamné à la peine capitale, entre deux voleurs, sans doute pour discréditer plus sûrement ses enseignements. Le vol conduisait au pire châtement.

Maintenant supposons des faits semblables actuellement : par exemple que l'aire de lancement de Cap Kennedy ne soit pas située sur une plage vierge mais au cœur de Harlem, le quartier noir de New-York.

La mise à feu avortée d'une fusée interplanétaire entraîne la destruction totale de ce quartier. Le temps passe : seuls témoins du drame, des pierres calcinées et quelques écrits de racistes yankees...

Sur les débris d'une civilisation technique disparue, un monde doit renaître, une nouvelle société s'édifier avec, pour seule base, ces éléments fragmentaires. Cette société établit une morale. Son premier objectif est d'assurer la prédominance de l'homme rescapé du désastre, d'imposer des règles de vie qui assurent une suite par voie de procréation, de repeuplement. Il n'y a plus de savants pour expliquer les phénomènes passés. Que font alors les théologiens? Ils voient le doigt de Dieu dans ce cataclysme. N'en ont-ils pas la preuve dans les écrits des racistes sauvés du naufrage?

... Les noirs étaient des êtres puants, paresseux, abjects, inférieurs, vicieux, autant dire des victimes promises à l'expiation, des proies désignées à l'assouvissement de la colère divine, marquées dès le berceau comme, dans l'ordre inverse des valeurs, le Dalaï-Lama promis dès sa naissance à la déification. Donc sus aux noirs dans la nouvelle cité!

Et voilà comment on écrit l'histoire quand l'arbre cache

la forêt. On obéit aux commandements d'une raison d'Etat, de principes aléatoires, de valeurs morales contestables et la nature humaine dans ce qu'elle a de plus vital, de plus impérieux est sacrifiée aux idéologies, à l'arbitraire d'un groupe.

Il nous semble inutile de commenter plus avant ces découvertes.

Sans doute cette thèse trouvera-t-elle autant de partisans que d'ennemis acharnés les uns à la défendre, les autres à la combattre. Chaque camp aura des arguments décisifs. Un troisième entrera dans la danse comme conciliateur et sèmera la zizanie entre les précédents. Le processus est classique.

Nous remarquerons seulement (pour le déplorer) qu'elle est loin d'avoir eu chez nous le même écho que dans les pays scandinaves, anglo-saxons et socialistes.

Cette quasi-indifférence expliquera du moins en partie la lenteur de l'évolution des esprits latins en matière de tabous sexuels notamment.

ROGER FOUCHER.

QUENTIN CRISP

## FONCTIONNAIRE DU NU

« *La confession d'un prince des homophiles* »

Ed. Robert Laffont — 302 p. — 18,10 F

## IMPRESSIONS DE SUÈDE

par CLAUDE SOREY.

Il est difficile de donner de la Suède, après n'y avoir passé qu'une dizaine de jours et pour des raisons essentiellement professionnelles, autre chose que des impressions. Celles d'un autre visiteur pourraient être bien différentes. Si je note les miennes à l'intention des lecteurs d'*Arcadie*, c'est plutôt à titre de contribution au débat, si souvent repris, sur la société « libertaire ».

La nature est en Suède partout présente, et presque partout admirable. Même autour des grandes villes, aucun développement « pavillonnaire », aucune exploitation trop intense de l'espace ne sont venus, comme souvent chez nous, dresser entre le citadin et la campagne l'écran d'innommables banlieues. Les autoroutes, tranchées à vif dans le granit, bordées de forêts de conifères, sont soigneusement raccordées au site. Il en est de même des immeubles, dont l'architecture individuelle est moins intéressante qu'en Finlande, mais qui se composent harmonieusement entre eux comme avec le cadre où ils s'insèrent; et ceci aussi bien au centre des villes anciennes que dans les nouvelles cités satellites ou dans la campagne, au bord des nombreux lacs parsemés d'îles qui constituent pour les Suédois d'incomparables lieux de détente.

Malgré la longueur des nuits en hiver, le Parisien envierait volontiers l'habitant de Stockholm de pouvoir, en vingt minutes du plus moderne métro d'Europe, gagner une piste de ski parfaitement aménagée, dotée d'éclairage artificiel en hiver; et l'été le mouillage de son bateau, puis l'archipel où l'attendent cabane ou luxueuse résidence, toujours à deux pas de l'eau.

Mais c'est au printemps qu'il convient surtout de visiter la Suède, au sortir de l'hiver (cinq mois de neige), avant la vague des touristes de l'été, au moment où éclate enfin le vert tendre des bouleaux sur le vert foncé des sapins, où les

## IMPRESSIONS DE SUÈDE

longs crépuscules noient d'une lumière froide, horizontale et dorée les toits de cuivre oxydé du vieux Stockholm, les tours de cristal d'Hötorget et les bateaux blancs dans le port, qui vont en Finlande et à Léninegrad; où déjà aussi, dès trois heures du matin, il fait grand jour.

Le style de vie américain ayant étendu ses ravages à presque toute l'Europe, nous ne nous étonnerons pas de trouver en Suède, dans les grands magasins des villes ou les centres commerciaux les plus récents, sensiblement les mêmes produits que chez nous; et au total à des prix très voisins. Un peu moins chers pourtant sont les meubles (à qualité égale), les vêtements et les appareils de grande série; un peu plus chers, en revanche tout ce qui contient une part importante de travail, comme les services. Quant à la nourriture, il en est de trois espèces. La Smorgashbord, abondant buffet froid où domine, sous ses innombrables formes, le hareng, cède lentement du terrain hors des réceptions officielles et des restaurants pour touristes. La nourriture « continentale », c'est-à-dire française, est chère. Mais partout, en revanche, commencent à se trouver ces « bars » libre-service, où pour une dizaine de couronnes (soit autant de francs lourds) les Suédois s'habituent, le midi surtout, à noyer indifféremment leurs sandwiches de crevettes dans le Coca-Cola, ou leurs hot-dogs dans la Trois-Couronnes, bière nationale dont les bouteilles finement pulvérisées parsèment à l'aube les rues de Stockholm.

S'il sait observer, le visiteur comprend vite, en effet, que la Suède évolue actuellement à cadence très rapide. La société de consommation y repousse, comme ailleurs, les traditions locales et nationales — qui tenaient ici à la rudesse du climat, mais aussi à une histoire particulièrement riche. Elles ne sont plus, déjà, qu'un folklore soigneusement entretenu; pour les touristes, mais aussi et d'abord pour les Suédois eux-mêmes, comme les maisons rurales du parc de Skansen ou le charmant opéra dix-huitième de Drottningholm.

Derrière le folklore, les réalités suédoises, l'automobile, le développement économique, l'urbanisme, les nouvelles formes de la distribution commerciale... sont les mêmes qu'ailleurs. « Il ne s'agit pas de mépriser ces choses, mais de savoir ce qu'elles feront de nous », écrivait Emmanuel Mounier rentrant de Suède en 1956.

« Y a-t-il des maladies du bonheur? » poursuivait-il. Ceux qui ont vu les derniers films de Bergman n'en douteront pas. La nuit polaire, les traditions luthériennes, le niveau

de vie le plus élevé d'Europe, l'américanisation... font un très singulier mélange. Dans le centre rénové d'Hötorget, une luxueuse « maison des jeunes », à la fois jardin d'enfants, centre culturel et salon de thé, où les publics variés se coudoient et s'ignorent. Au-dessous, une cave sombre où des jeunes hippies sommeillent devant des bières, jouent aux fléchettes, se querellent ou se battent dans l'indifférence générale. À côté, une palissade où s'inscrivent des mots d'ordre contestataires, une tribune où des orateurs en herbe haranguent le public, comme à Hyde-Park, à propos du Viet-Nam, du Biafra, du plan directeur d'urbanisme de Stockholm... Mais la palissade est éclairée jour et nuit et régulièrement repeinte, la tribune est dressée aux frais de la municipalité, ou peut-être du promoteur qui construit là quelque nouveau centre d'affaires et de commerce! Que représente, pour l'ensemble de la société suédoise, ces quelques dizaines de contestataires — dont beaucoup sont d'ailleurs étrangers — en liberté surveillée par la police et le grand capital? Ne nous hâtons pas de conclure. Pour le moment, ils n'empêchent guère le Suédois moyen de dormir.

Lequel s'est habitué aussi, à voir aux vitrines des marchands de tabac, et de certaines boutiques spécialisées, un extraordinaire étalage de revues, de photos, de livres où les variations et variantes de l'acte sexuel sont décrites et représentées dans le détail. Parmi ces publications, la part homophile existe toujours (un cinquième de la vitrine, ou moins, jamais davantage). Largeur d'esprit? Il n'en faut pas jurer. Avec un peu plus de liberté peut-être, de telles publications pourraient bien relever plutôt de ce qu'André Clair appelle, après Freud, la « dessublimation répressive », c'est-à-dire une soupape de sûreté dans une vie par ailleurs très contraignante; et ceci en raison tout autant du rigorisme moral traditionnel que des nouvelles conditions de vie. Tout comme Pigalle et le streap-tease, les revues suédoises (souvent d'ailleurs, en ce qui concerne l'homophilie, elles sont importées du Danemark) semblent appartenir à la société répressive, qui s'en sert, plutôt qu'à une société libérée. Comme l'alcool, et sans doute le L.S.D. Dans leur vie courante — j'allais écrire *réelle* — les Suédois m'ont semblé autrement plus disciplinés, contraints et retenus que les Français. En pleine nuit, dans des rues totalement vides de piétons, de voitures et d'agents, on peut les voir attendre patiemment, pour traverser la chaussée la plus étroite, que le feu passe au rouge.

Je n'ai visité que l'un des trois *clubs* de Stockholm, le plus récent et le plus grand. On m'a précisé qu'il n'y avait plus guère aujourd'hui d'autres lieux de rencontre, ce qui mériterait sans doute d'être vérifié. Le *City-Club* est une maison fort discrète, dans un quartier tranquille et pourtant proche du centre. Rien ne laisse deviner, au dehors, le confort, et même le luxe des installations intérieures. Vestibule, vestiaire, cuisine, petit bar pour boissons fortes, galeries munies de tables, en occupent le rez-de-chaussée, ainsi qu'un très confortable et très bourgeois salon, dit de télévision. Au sous-sol, une très vaste salle, à la fois bar-restaurant et piste de danse. Partout moquette épaisse, cuivres et bois vernis, ambiance sobre et discrète. La cotisation est équivalente au prix de l'abonnement d'*Arcadie*, le droit d'entrée s'élève à dix couronnes. De tout ceci, résulte-t-il une clientèle socialement moins variée que celle de la rue Béranger? Il ne le semble pas, mais il faut tenir compte du fait que la société suédoise, comme l'américaine, est moins visiblement stratifiée que la française.

Ce qui frappe, en revanche, c'est une incontestable « tenue ». Luthériens ou non, quel que soit leur âge, les membres du club de Stockholm se livrent rarement aux excentricités courantes chez beaucoup d'homophiles français. Leur comportement réjouirait tout à fait le cœur de notre Directeur; ce qui ne les empêche pas de fort bien danser, et volontiers.

Au-delà? A condition de forcer un peu une incontestable réserve, on peut rencontrer des Suédois ouverts, sensibles, attachants... et fort angoissés. Je m'en tiens là, ne souhaitant tomber ni dans les confidences indiscretes, ni dans les généralisations hâtives. Il me reste à vous conseiller, bien sûr, si vous le pouvez, d'y aller voir.

CLAUDE SOREY.

## LA VÉRITÉ, ENFIN!...

*Sept interviews,  
un dessin célèbre  
et une présentation très pertinente.*

Tel fut le nouveau « dossier » de l'homosexualité, en juillet, de la revue *Plexus* (N° 26).

De ces sept interviews, nous ne traiterons ici que de cinq, car ceux de Roger Peyrefitte et d'André Baudry, on s'en doute, ne pourraient rien apprendre à nos lecteurs : depuis quinze ans on connaît ici parfaitement le courage et la vivacité de leurs écrits, et leur combat, pour notre vérité.

Le dessin, c'est la fameuse *liberté*, inversée, de feu Jean Cocteau (comme derrière une porte vitrée que l'on vient de franchir) à la première page du premier numéro d'*Arca-die*, qu'il honora d'une lettre-préface proprement sensationnelle (15 janvier 1954).

Ainsi, les trois fondateurs de notre revue sont-ils ici présents : le poète généreux et lucide, le romancier au cœur subtil et perspicace, et notre directeur, avec sa « foi » et toute la vigueur de son « apostolat ».

\*  
\*\*

Oui, il faut dire que depuis *Le protestant* de Georges Portal, voilà plus de trente ans, depuis *L'Erotisme d'en face* de Raymond de Becker (qui, tous deux aussi, nous ont quittés), il y a eu un certain chemin parcouru, un chemin auquel d'autres « révolutions » (sexuelles ou non) conduisent aussi. D'où cette floraison des « dossiers » dont nous avons déjà parlé.

Or, celui-ci est d'une extrême qualité, dans sa brièveté et sa discrétion. Presque tout est dit, et rien n'est avancé qui ne soit le résultat d'une véritable enquête biologique, sociale ou morale, venant d'hommes de science ou de

## LA VÉRITÉ

réflexion philosophique.

Que je citerai par ordre alphabétique.

\*  
\*\*

L'ethnologue Roger Bastide.

Avec le flegme, que rien n'étonne, de l'observateur des us et coutumes (de toutes les races et de toutes des civilisations), le professeur Bastide cherche, modestement et patiemment, à comprendre et à expliquer tout ce qu'il constate : il se plaît à nous promener à travers les situations homosexuelles les plus marginales, les plus extrêmes, les plus imprévues..., et qu'il avoue parfois, inexplicables. Ethnologue et sociologue, il nous cite allégrement Indiens des deux Amériques, Brésiliens, Australiens, Grecs d'autrefois... La sodomisation de la femme l'intéresse...

En tout cas, l'origine de la notion de « perversion » dans nos traditions judéo-chrétiennes ne fait aucun doute, évidemment, pour lui. Il signale à tout hasard pour la France actuelle, le nouveau comportement de la femme qui refuse d'être un objet, d'où la tendance chez le jeune homme à rechercher la tendresse chez ses amis. Intéressant.

\*  
\*\*

Le romancier Michel Butor.

Les problèmes sociaux, entre autres, le passionnent aussi. Il rappelle d'abord l'essor de la description homosexuelle dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, après Gide et Proust (pour ne parler que de la France) et il insiste sur la victoire difficile que, dans l'emploi des mots, il a fallu remporter, face au système de valeurs littéraires exclusivement reçues depuis des siècles.

A un autre point de vue, il a esquissé un rapprochement entre Jean-Jacques Rousseau et Jean Genêt extrêmement intéressant : tous deux ont dénoncé les hypocrisies d'une société.

Butor se passionne encore pour la description (par allusion) des « micro-sociétés » (ou par connivence, pourrait-on dire, entre lecteur et auteur) depuis Lorrain, Loti, Colette... jusqu'à lui-même : *Passage de Milan*, *Degrés*.

Sur le sentiment du *péché*, de la *faute* (à propos de Sade et de Genêt encore), Butor rappelle vigoureusement — et il insiste — que ce n'est que dans le christianisme « où toute sexualité est condamnée en dehors du mariage »

(opposition absolue entre érotisme et procréation) que l'homosexualité, ayant été l'objet d'un tabou particulièrement *horriifié*, il en est ainsi. « La carte des tabous » poursuit-il, étant si différente selon les époques et les lieux, « les conduites homosexuelles » ne peuvent se juger les unes par rapport aux autres, qu'avec d'infinies précautions.

Et il affirme hautement que la psychanalyse actuelle, en nos pays, est beaucoup trop dépendante de notre code normatif pour délivrer le sujet du sentiment de péché, d'où les fameuses étiquettes : *déviations, perversions, etc...* ! A certains bons entendeurs, salut !

En effet, la question fut posée, en *Arcadie...* : Si Freud, avec sa patience et son même génie, avait fondé la psychanalyse au siècle de Platon, n'eût-elle pas été infiniment différente ?

Butor évoque les libertés naturelles et sexuelles du *Nouveau monde amoureux* de Fourier (étudié ici-même par Daniel Guérin) et il croit fermement à une évolution du code normatif actuel — en dépit de tout — vers un code plus harmonieux. « Je suis persuadé que, dans quelque temps, ce *soupçon* sera levé et qu'on pourra en parler beaucoup plus simplement. Des actions qui, même à présent, ont des conséquences sur la vie d'un individu, n'auront plus alors les mêmes conséquences... Cette enquête témoigne d'ailleurs qu'on commence à regarder ces choses d'un œil plus *froid*. »

\*  
\*\*

Le psychanalyste Claude Dumézil.

De l'école freudienne de Paris. Mais il a considérablement approfondi et enrichi les lumières apportées par le Viennois célèbre.

Il s'est appliqué à cerner les premières manifestations de l'homosexualité en distinguant sa genèse individuelle et les réactions plus ou moins favorables au milieu familial, puis social, en distinguant soigneusement l'accident des tendances profondes, assez insondables avoue-t-il, la prise de conscience, les réactions du sujet, etc... Les attitudes variées de l'homosexuel sont merveilleusement analysées, « l'angoisse d'une différence par rapport aux autres garçons, considérés comme normaux, angoisse d'un désir qui n'est pas payé de retour par ceux-ci, comme si celui-là était trahi par la fascination à laquelle il ne prend pas part : celle de la différence entre les sexes ».

Claude Dumézil explore la structuration œdipienne... et le jeu des représentations intellectuelles et des troubles sentimentaux que subit dans ce cas le jeune homme, il étudie l'homosexualité inconsciente, latente... et ses perturbations... en face du conformisme social. Il condamne absolument la « solution fausse » d'une « femme épousable ». Il a la franchise et la probité parfaites de reconnaître « qu'en ce qui concerne l'homosexualité habituelle, confirmée et pratiquante » le psychanalyste ne voit qu'un très petit nombre de cas.

Et il ne veut pas conclure son propos « sans insister sur la grande importance des phénomènes de groupes et de ségrégation dans l'homosexualité : là encore une minorité s'organise face à une majorité, dans son ensemble incompréhensible et *rejetante* » — pourquoi ? — « parce qu'elle est mise en cause dans sa *normalité* par l'existence du *fait* homosexuel ».

\*  
\*\*

L'historien et sociologue Daniel Guérin.

Daniel Guérin précise que « le corps humain est réceptif à toute la gamme des stimulants sexuels : non pas même bisexuel mais polysexuel », et reprenant le *Nouveau monde amoureux* de Charles Fourier, dont il a entretenu ses lecteurs, ici-même, et en d'autres ouvrages, s'appuyant également sur Stirner, sur Reich et sur René Guyon (voir *Arcadie*, n° 3 et n° 4), enfin et surtout sur Kinsey, il constate la modification de « l'attitude de la société à l'égard des homosexuels ». C'est grâce à l'Américain, essentiellement, qu'on a dissocié enfin, depuis vingt ans, l'idée de finalité sexuelle de celle d'érotisme. « La fête sexuelle » n'excluant aucune pratique ni aucun objet, tant qu'elle ne cause aucun mal à quelque individu que ce soit. Comme l'avait dès longtemps jugé le docteur italien Gandin (*Omosessualità*. Roma 7<sup>e</sup> éd.), Daniel Guérin présente même l'homosexuel exclusif comme moins *normal* que les autres « qui peuvent avoir des rapports sexuels avec les deux sexes, avec les objets sexuels les plus différents ».

Mais il pense que « le principal facteur de déséquilibre dans la vie d'un homosexuel » se voit en nos sociétés, essentiellement, en raison « d'un sentiment d'opprobre sociale » (Tout comme Stendhal avait observé que le légendaire séducteur Don Juan, n'était devenu un monstre que du fait

de la condamnation portée sur lui, par la société de son temps.)

Daniel Guérin réfute en passant les stupides accusations de facteur de « décadence », qu'on a parfois portées sur l'homosexualité. Il analyse excellemment la vraie situation de cette « décadence » à la fin de l'empire romain et au moment de la diffusion du christianisme.

Il se réjouit enfin de la tendance générale actuelle vers la diminution de la différence entre les deux sexes, sans pour autant se féliciter du « sexe sauvage » (Vance Packard). Et il pense à tous ceux qui sont emprisonnés, comme des « droits communs », pour avoir cédé à leur sexualité « par un acte qui était l'expression d'eux-mêmes », à tous ces homosexuels qui supportent la réprobation sociale... et que hante l'idée du suicide... Il a reçu, comme notre directeur, « des lettres bouleversantes ». Le plus urgent, conclut-il, est « de rendre à ces homosexuels le goût de vivre ».

\*  
\*\*

L'abbé Oraison, enfin, théologien et médecin, mondialement connu (et connu également par nos auditeurs).

Déjà célèbre en 1952 après *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, il a une connaissance très poussée des tourments de certains homosexuels. Sa longue expérience et son effective charité l'incitent à décomplexer ses malades — ou plutôt ses patients? —, homosexuels entre autres — en notre société où tout a tendance à devenir de plus en plus codifié, sinon réglementé..., décomplexer, donc, les marginaux, les minoritaires...

Pour ce qui est des enseignements et des condamnations traditionnelles des religions chrétiennes, il rappelle les « conceptions dépassées » de la sexualité qu'ont eues leurs églises. Il fait allusion aux contextes très spéciaux des épisodes de *Sodome et Gomorrhe*, d'*Onan*, et aux inquiétudes très particulières et précises de saint Paul, etc... Pour lui, la position officielle de Rome « commence à s'exprimer en Hollande, en France ou en Amérique... au-delà des préjugés encore tenaces ».

Il connaît bien les « couples homosexuels » et les évoque sans illusions. Mais, en matière sexuelle, aberrations et inadaptations sont à ses yeux monnaie courante, autour de nous, et il ne pense pas que l'homosexualité pose un problème plus tragique que beaucoup d'autres. En tout cas,

il faut comprendre, conseiller, aider, secourir... et ne blâmer d'abord, en aucun cas. Telle est la voix du prêtre et du sage.

Quant au présentateur du dossier, Pierre Hahn, c'est avec tact, maîtrise, mesure et pertinence, qu'il a essayé de préparer les lecteurs de *Plexus* à ces sept interviews.

Leur contenu, évidemment, risquait de paraître à la fois bien savant et bien brutal : habitués « à une autre planète » — comme avait déjà dit, il y a bien longtemps, François Mauriac — comme avait dit aussi dans *La fureur de vivre* le jeune ami de James Dean! — ces lecteurs furent conduits avec adresse et logique vers ces vérités un peu rudes.

Les références à Michel Foucault et à Jacques Corraze — pour expliquer les réactions de telle ou telle société — sont excellentes. La part du biologique, celle du psychique et celle du culturel sont parfaitement élucidées.

Mais, rapidement, il se fait plus concret et plus précis encore, au sujet des rapports de la liberté érotique et de la loi, française en particulier. Il rappelle tout ce qu'ici on connaît fort bien, mais en s'adressant à un vaste public qu'on peut bien qualifier d'ignare sur ce terrain particulier.

Il montre même que l'Etat, certains Etats du moins — « semblent vouloir freiner une évolution des mœurs irrésistible, comme pour donner raison à Marcuse qui voyait une relation de cause à effet entre répression sexuelle et développement accéléré de l'industrie, dans les sociétés occidentales, à l'ouest comme à l'est, où une minorité contrôle l'ensemble de la production ».

On voit la largeur de vues de cette introduction.

Mais sa précision n'est pas moindre (question des garçons de dix-huit ans, choc en retour des précautions légales, etc... et aspects néfastes des préjugés sur l'homosexuel lui-même...).

La dernière allusion à la situation des minoritaires — en référence à celle — parallèle — des *Nègres* de Jean Genêt, est tout à fait éclairante.

Tant il est vrai que le racisme (ou si l'on préfère, les exclusives ethniques, sexuelles et religieuses) ne sont qu'une seule et même plaie... dont le monde aurait grand intérêt à se guérir au plus tôt! — parmi bien d'autres, à coup sûr!

On voit donc qu'une certaine vérité est vraiment en marche. La morale — et le droit — doivent suivre!

PIERRE NÉDRA.

## HAIR : DE LA SALLE AUX COULISSES

par ANDRÉ CLAIR.

« Sodomie  
Feuilles de roses  
Flagellations  
Pédérastie  
Seigneur pourquoi ces mots  
Sont-ils bannis? »

Tous les soirs, depuis le 31 mai 1969, au Théâtre de la Porte Saint-Martin, devant un public aussi nombreux que divers, Gérard Palaprat, jeune comédien et chanteur (1), interprète cet hymne à l'amour homosexuel. Car, comme vous l'avez deviné bien sûr, *Hair* a suscité à Paris le même enthousiasme qu'à New-York et à Londres.

Dans le numéro de mai d'*Arcadie*, Jacques A. Salzani a donné un compte rendu de ce spectacle qui, pour l'essentiel, est valable en ce qui concerne la version française. Il n'est donc pas utile de résumer une fois de plus le sujet de l'œuvre. Toutefois, il serait bon de préciser que la vie quotidienne de cette tribue hippie, avec son antimilitarisme, son culte de l'amour collectif sous toutes ses formes, une certaine utilisation des stupéfiants, forme ici l'objet d'une tragédie sacrée. C'est, en effet, l'histoire d'un sacrifice qui transparaît à travers ces tableaux hauts en couleurs. L'histoire d'une Passion, laquelle s'apparente évidemment plus aux religions indiennes d'Amérique et à un certain bouddhisme qu'à ce qu'il est convenu d'appeler christianisme.

Encore faut-il ajouter que la personne même du Christ, dans le système philosophique hippy, occupe une certaine

(1) *Sodomie* a été enregistré, un 45 t C.S.A.G. chez AZ 102; également un 33 t chez Philips. Gravure universelle. 30 cm, 844 987.

place, dans la mesure où, selon certaines recherches scientifiques aussi bien d'athées que de croyants, Jésus-Christ aurait eu connaissance de certains mystères païens (2). Laissons cela qui nous entraînerait trop loin.

Donc, *Hair* est une Passion. On sait que le « héros », Claude, est partagé entre son amour du groupe hippy où il a trouvé un certain équilibre et la tentation de se tailler une place au soleil de la « bonne » Amérique. Aussi, à peine le rideau s'est-il levé, nous savons qu'il ne trouvera pas le courage ou la force d'âme nécessaire pour refuser de faire son service militaire au Vietnam. On pressent, comme au début de toute tragédie, qu'il est voué à mourir. Et, en effet, dès qu'il sera arrivé à la caserne, avant même de gagner le Vietnam, il s'effondre.

Dans cette double perspective — celle d'une tragédie sacrée et celle d'une tragédie profondément humaine —, les quarante-cinq secondes de nudité prennent un sens tout à fait particulier. Expliquons-nous : à l'origine, les auteurs américains avaient assisté à Central Park, à une manifestation hippie contre la guerre du Vietnam. Alors que les policiers allaient charger les manifestants, ceux-ci, sur-le-champ, s'étaient déshabillés; et devant ce millier de jeunes corps nus, comme frappé d'une Grâce particulière, la police américaine n'osa pas les toucher. Que ceux qui peuvent comprendre comprennent!

Dans *Hair*, la nudité complète n'a pas seulement un sens politique particulier; elle nous rappelle qu'un homme est d'abord un corps et que ce que les « idéalistes » appellent âme ne saurait se distinguer de cette enveloppe charnelle. Que Dieu ou les Dieux visitent les hommes et se font apprécier.

(2) Pour ceux que la question intéresse, je les renvoie d'une part à « l'Expérience démoniaque » du prêtre défroqué et exsurréaliste, Ernest de Gengenbach, p. 320, 321 (Edit. Eric Losefeld). Ils pourront y trouver de très étranges considérations sur le Christ, Moïse et les rites initiatiques de la vieille Egypte, les mystères orphiques et même hindous. D'après cet auteur, qui a fait de sérieuses recherches, Jésus-Christ, par les Esséniens, aurait été initié à ces Mystères entre la fuite en Egypte et « le moment où il apparut aux yeux de tous comme un thaumaturge ». Cette thèse singulière, j'en trouve un écho chez le P. Alfarcic, prêtre catholique excommunié pour son étude scientifique des origines du christianisme, dans la tradition marxiste: il établissait un parallèle entre des mythes d'Osiris, de Mithra et d'Attis et la mort et la résurrection du Christ (in *Précis théorique et historique marxisme léninisme* de Jean Roux, p. 310. Robert Laffont).

hender d'eux par le corps. Seul, le « christianisme » a condamné avec tant de rigueur celui-ci au nom du « péché originel ». Ici, « le corps est bon; la chiennerie c'est ton âme » (Sartre dans « Le Diable et le Bon Dieu »). Mieux : pour aimer un être ou plusieurs, sur le plan psychique, il faut en finir avec cette méchante habitude de séparer l'un de l'autre. Platon en avait eu l'intuition. Dans *Hair*, la sexualité de groupe ne ressemble donc en rien, dans les scènes qu'on peut y voir, à ce qui se passe en milieu bourgeois : le corps et l'âme, en milieu hippy, forment un tout; et l'on aime ce que l'on désire (au pluriel comme au singulier). Pour comprendre *Hair*, peut-être, amis Arcadiens, faut-il que vous ayez médité les deux études de notre ami Daniel Guérin sur le « Nouveau Monde Amoureux » de Charles Fourier (décembre 1967 et janvier 1968, *Arcadie*).

Mais voulez-vous que de la scène nous passions dans les coulisses?

Voici ce que l'un des interprètes m'a dit sur l'homosexualité : « Pour moi, je n'ai rien contre elle; tout au contraire, et je puis dire que tous, nous sommes pour la liberté et la liberté sexuelle. A Londres, j'ai connu un couple d'homosexuels..., eh bien savez-vous qu'ils vont revoir *Hair* une fois par semaine? »

Le second est encore au lycée. Dans le spectacle, il incarne le personnage d'un adolescent, plus attiré sans bien le savoir lui-même par le corps de tel de ses aînés que par les filles. Et dans la vie, qui est-il au juste? « Moi, l'homosexualité m'est tout à fait indifférente. Je préfère les filles aux garçons. Et je sais de quoi je parle : j'ai fait des expériences... » Là-dessus, il se livre à une profession de foi « gauchiste ».

Voici enfin ce que me confiait l'un des collaborateurs directs de Bertrand Castelli, l'animateur du spectacle :

« Il n'y a pas de différence entre le fait de coucher avec une femme ou avec un garçon. L'essentiel, c'est la qualité de l'amour. J'ai remarqué d'ailleurs que dans les sociétés décadentes il y a moins d'homosexualité que dans les sociétés plus fortes. Pourquoi? Nécessité culturelle? Et l'armée, qu'est-ce que c'est? Un amalgame de pédérastes. Les Spartiates ont existé de tous temps. »

Sur la relation sexuelle entre « mâle et femelle » : « c'est nécessaire pour faire des gosses. Mais dès qu'un peuple n'a plus besoin de « pousser » la race, la pédérastie se manifeste de la façon la plus efficace et la plus gentille. Voyez

certaines tribues indiennes... Il y a un tabou contre les homosexuels qui est absurde. Essayez donc de faire écrire un gaucher de la main droite : ce sera une catastrophe... »

Que faut-il, demande-t-il? Eh bien, « renoncer à son petit corps, à ses petits problèmes, pour aimer l'autre, les autres ». Et puis, « si l'on parle tellement d'homosexualité aujourd'hui, c'est parce qu'elle est la dernière forme d'amour qui conserve un peu de mystère... Voyez la femme qui fait l'amour ou l'homme : c'est toujours en pensant à autre chose. Bien ennuyeux, tout ça... »

Malheureusement, on pourrait souvent en dire de même de certains actes homosexuels; mais, à entendre un hétérosexuel, il semblerait que ce serait nous qui seraiions les derniers dépositaires de l'art d'aimer. Dans les faits, à quelques nuances près, nombre d'entre nous pourraient reprendre à leur compte cette critique de la pratique amoureuse en Occident. Cela dit, reconnaissons-le : certains veulent réhabiliter l'homosexualité dans ce qu'elle a de réellement valable et même découvrir son génie spécifique. Disons-le : s'il y a d'une part des homosexuels — des conduites amoureuses homoérotiques —, il y a d'autre part l'homosexualité qui participe du mystère « des destinées humaines », comme l'avait observé avec cette intelligence visionnaire d'un siècle en avance sur son temps, Charles Fourier dans « le Nouveau Monde Amoureux ».

Aujourd'hui, avec les tribues hippies, c'est le génie homosexuel qu'on découvre à nouveau. Génie qui — bien évidemment — n'est pas forcément lié à la personnalité homosexuelle. *Hair*, à l'échelon du spectacle, nous l'apprend.

LIVRES ANCIENS  
LIVRES NOUVEAUX

**L'ÉCART**

de RÉMI SANTERRE (1).

Il faudrait ne pas être trop sévère envers un premier roman, si irritante que soit sa lecture.

Le protagoniste, Stanislas Levigne, abandonne au début du livre une situation sans aucun doute « lucrative ». Il s'écarte volontairement d'une activité sociale absorbante à la Compagnie Internationale du Son, de la Scène et de l'Ecran (la C.A.I.S.S.E.), sigle qui est tout un programme.

Levigne est juif et homosexuel. Il a des prétentions littéraires, se veut assez contestataire sur divers plans et approche de la trentaine, ce qui lui paraît une étape (ô naïveté).

Assez athlétique, il se préoccupe de sa ligne et est affligé d'une bien gênante maladie de peau : le psoriasis.

Comme toute première œuvre littéraire, l'*Écart* est très autobiographique, quels que soient les écrans, masques et transpositions voulues par l'auteur.

Stanislas est de surcroît bi-sexuel, mais ses expériences, assez fades dans ce domaine, ne lui apportent que peu de satisfaction et ne laissent pas de lasser le lecteur.

Quant aux autres amours, elles restent fort cérébrales, plus imaginées que vécues semble-t-il.

Stanislas est trop occupé à se regarder vivre pour vivre vraiment et ne se refuse aucune affectation, prétention ou dédain.

Aucune intrigue ni fil conducteur dans ce ressassement sans joie d'une existence désœuvrée.

Rien de tout ceci n'est franchement mauvais ni sot, mais rien non plus ne captive ou n'attache.

Comment s'émouvoir à ces états d'âme par trop sophistiqués ? Rechercher l'amour à la terrasse du Flore, pourquoi pas ? Mais pour gagner ce genre de course il faut une autre carrure. Trop d'introspection nuit... et ennuie.

Aux dernières pages se lève un espoir pour Stanislas, gageons qu'il le ruinera... et relisons Fabrizio Lupo.

SINCLAIR.

(1) N.R.F. Prix : 17 F.

**CRESCENCE ET DAMIEN**

**ÉTAIENT MORTS**

par SERGE.

Le Mercure de France, maison de tradition s'il en est, a entrepris à son tour, de publier une jeune collection, *L'Initiale*, où se feront jour de nouveaux talents. Ce récit en est la vingtième parution.

D'emblée le titre fait penser à celui de cette pièce : *Rosenkratz et Guidenstern sont morts*, lui-même tiré d'une réplique de *Hamlet*, et qui eut peu de succès l'an passé. Le rapport entre ces deux titres pourra faire épiloguer par exemple sur le thème : les deux héros sont morts au monde ordinaire mais vivent leur amour dans leur monde; ou bien sur l'idée qu'ils étaient retranchés des vivants tant qu'ils ne vivaient pas ensemble... Les variations sont riches, mais tel n'est pas notre propos. Certes, le titre fait partie du texte, et l'éclaire, ou le justifie; mais voyons plutôt ce texte lui-même.

Il surprend. Car le style est volontairement syncopé, haché; la phrase est démembrée, inversée, bouleversée, gratuitement : « Ah ! il s'exaspéra. Serra les poings » (p. 8). Souvent un critique écrit qu'il cite au hasard, et le lecteur n'est pas dupe : la proposition choisie a été au contraire soigneusement cherchée. Or ici, il n'est que de feuilleter, et de glaner : « Il n'aimait pas fumer mais alluma une cigarette. Puis la jeta. Vif, sur le chemin, un point rouge brilla. S'évanouit peu à peu » (p. 11).

On est tenté d'écrire : *et cætera*. En effet, ce n'est rien de dire que le style est ceci ou cela. Tout le récit est de la même encre. On objectera que l'écriture n'est pas tout, que l'intrigue, l'atmosphère... Nous y voilà ! Entendons-nous bien : la forme d'une œuvre artistique — quelle qu'elle soit — est garante du fond; elles se conditionnent mutuellement; elles sont indissociables. Et si le début de ce paragraphe insiste tant sur la manière, c'est que précisément la composition heurtée gêne singulièrement la lecture; puis, elle la gâte. Mais le Nouveau Roman ? dira-t-on encore. Précisément, ce qui était gageure réussie par l'emploi du « Vous... » dans *La Modification* de Butor, ce qui était passage incessant d'un personnage à un autre dans *Martereau* de Nathalie Sarraute réalisait un dessein de créer une nouvelle forme pour un nouveau contenu.

(1) Serge : *Crescence et Damien étaient morts*, 80 p.; in-12, Mercure de France, collection « L'Initiale », Paris, mai 1969. Prix : 5 F.

Or le contenu du présent récit est mince, s'il n'est pas sans intérêt. Damien, quinze ans, vit dans un village creusois; il aime son cousin Crescence, trente ans, lequel vient de Paris pour les vacances. C'est à peu près tout ce que la réalité peut offrir de prise. Avoir nommé la Gartempe semble une faute de la part de l'auteur: toute l'irréalité où l'on baigne aurait demandé encore moins de précision. Certains personnages se nomment Anne-Hilde, Julinse, Cerban — dit le Vieux —, la Bossue; Gerhault (sept ans), magnétise les animaux et ne sort que juché sur le front d'un taureau noir; des sorts, un meurtre, des pseudo-miracles dont est complice le curé s'entremêlent à l'histoire d'amour. En effet la liaison Damien-Crescence se précise (on ne sait trop comment), mais puise aux forces telluriques — dans la forêt, dans les prés, sous l'orage — les pulsions de désirs que d'aucuns s'obstinent à juger « contre-nature ». Crescence emmène Damien à Paris; et la dernière scène nous les montre se baisant à pleine bouche dans le couloir du train, alors qu'une voyageuse leur sourit en passant. (Nous sommes toujours en plein irréel, n'est-ce pas?)

On peut aimer ce genre de longue nouvelle. On peut aussi souhaiter à l'auteur de dominer mieux désormais ses recherches formelles pour livrer bientôt quelque œuvre plus dense. Pourquoi pas?

PIERRE NOUVEAU.

---

---

## LA FEMME RÉVÉLÉE

du Dr GEORGES VALENSIN.

Le Dr Valensin est bien connu des Arcadiens pour son libéralisme et son intelligente connaissance des choses du sexe. Il est, avec le Dr Lagroua Weill-Hallé, un des pionniers de la régulation des naissances, dont l'importance, pour l'évolution des mœurs, ne saurait être minimisée.

Aujourd'hui — après *Science de l'amour* qui étudiait les mécanismes sexuels de l'homme (voir *Arcadie* n° 88) —, il donne, dans *La femme révélée*, le fruit de ses travaux et de ses recherches sur la vie sexuelle de la femme.

Sujet qui, a priori, n'intéresse pas de très près la plupart des

---

(1) Dr Georges Valensin: *La femme révélée*. Ed. La Table ronde, 1969, 352 p. Prix: 20,80 F.

Arcadiens (et pour cause). Mais rien de ce qui touche la sexualité ne doit nous être étranger: après tout, il n'est pas nécessaire de vivre en Afrique pour s'intéresser aux problèmes du Tiers Monde, ni de jouer du piano pour prendre goût à Mozart.

Et puis, il y a les Arcadiennes qui, elles, sont directement concernées. J'espère que l'une d'elles nous donnera, un jour prochain, son avis autorisé sur ce livre. Un chapitre leur est d'ailleurs consacré (p. 298-307); il m'a paru fort orthodoxe et classique.

Tout le livre est empreint du plus grand libéralisme — on pourrait même dire, par endroits (notamment en ce qui concerne les « adultères de groupe » et les « clubs d'échanges conjugaux ») qu'il est étonnamment compréhensif.

Il contribuera certainement, pour sa part, à ébranler les tabous déjà bien vacillants du puritanisme et de l'anti-sexualisme. A ce titre, il ne saurait nous laisser indifférents, puisque le combat qu'il mène est parallèle au nôtre: les ennemis de nos ennemis sont nos amis.

Ajoutons qu'il est écrit de façon remarquablement claire et accessible, et que, pour certains d'entre nous, ce voyage au pays de la sexualité féminine aura tous les charmes d'une exploration de pays inconnus..., ce qui est toujours agréable, en notre époque de grand tourisme.

MARC DANIEL.

---

---

## CINÉMA

### THÉRÈSE ET ISABELLE

film de RADLEY NETZGER.

Quand parut naguère le mini-roman de Violette Leduc — fragment détaché par elle de « La Bâtarde » — une de mes vieilles amies puritaine me le donna en me disant: « Vous pourrez le jeter à la poubelle après l'avoir lu! ». Je gardai le livre et le fis circuler et certaines lesbiennes eurent la même réaction.

On pouvait donc se demander ce qui resterait d'une telle œuvre portée à l'écran et c'est avec une certaine appréhension que j'ai assisté à la projection. Film « porno » ou transposition à l'eau de rose? Ni l'un ni l'autre en vérité. Le récit est respecté dans ses grandes lignes avec quelques épisodes surajoutés pour en étoffer la trame un peu mince.

Une femme encore jeune revient en pèlerinage au collège où elle fut élevée et connu ses premières amours. C'est l'été, le collège est vide... Ses talons claquent sur les dalles dans le silence des galeries désertes et les images du passé se lèvent à chaque pas...

Belles images, en noir et blanc. Luxueux collège pour gosses de riches, ancienne abbaye, parc à la française (où est l'humble établissement du roman ?), tout cela donne à l'histoire une atmosphère irréelle qui enlève quelque crédibilité à ces amours d'adolescentes.

Pourquoi ai-je évoqué « Marianne de ma Jeunesse » ?

Dans ce décor enchanteur se déroule pourtant une histoire bien réelle : rencontre de deux enfants mal aimées, tendres émois, premières caresses, étreintes inquiètes qui s'accommodent de tous les lieux, y compris les plus sordides s'ils offrent un semblant de sécurité. On s'aime dans les lieux d'aisance aussi bien que dans le box du dortoir (ici chambre individuelle) ou dans la chapelle désaffectée sous l'œil du grand crucifix (faut-il voir là une intention sacrilège ?) ou même sous les étoiles au retour tardif d'une escapade ratée à la maison de rendez-vous... Deux jeunes corps s'enlacent, se caressent avec douceur, avec frénésie, jusqu'aux limites de la décence dans certaines scènes. Et pourtant, curieusement, le film est plus pur que l'est le récit : l'image la plus osée sublime et transfigure ce qui, à la lecture choquait par les précisions anatomiques et touchait à la simple pornographie.

Et du texte de Violette Leduc qui accompagne les jeux érotiques on n'a heureusement retenu que les envolées lyriques...

Des deux héroïnes, Isabelle, meneuse de jeu, volontaire, exigeante, sensuelle, est certes la moins attachante mais on n'oubliera pas le beau visage de Thérèse, visage de la volupté, de la tendresse, du désespoir, parfois aussi de la peur et du dégoût. Essy Persson rend plausible et bouleversante cette malheureuse histoire d'amour à laquelle on ne croyait guère au début du film.

Dans ce film imparfait au rythme trop lent, je retiendrai surtout deux scènes. La scène du parc où deux corps entièrement nus s'étreignent sur un lit de feuilles, fête païenne de l'amour saphique, avec l'accord des arbres du ciel et de la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aube... et puis la scène finale : après la recherche éperdue d'Isabelle enlevée par sa mère au petit matin, Thérèse sanglote effondrée sur un ban du parc tandis qu'une « petite », son ballon dans les bras, la contemple et finit par l'emmener jouer avec elle.

Brèves amours, amours menacées et condamnées dès leurs aurores parce que prématurées entre deux êtres trop jeunes et par là-même dépendants de leur entourage. Ce n'est pas à quinze ans ou seize ans qu'on peut dire : « Je ne te quitterai jamais. » N'avons-nous pas toutes connu plus ou moins cette tragédie de l'adolescence ?

Bref, quelles que soient nos réserves, saluons ce film !

**RAPHAELLE SORIANA.**

# Raymond COUDRAY

*Etude LAMY*

87, boulevard Montparnasse  
PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

*Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort*

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

---

---

**I - KI**  
**sciences occultes**

résout bénéfiquement  
vos problèmes,  
professionnels,  
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie  
*métamorphoses de Royer* — formes fortuites de Rorschach  
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9<sup>e</sup> — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

---

---

**HOTEL RÉSIDENCE \*\***

STUDIOS GRAND CONFORT

*Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres*

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX<sup>e</sup>) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

**Même Direction : HOTEL LAKANAL**

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV<sup>e</sup>) — Tél. : 828-09-13

*Ayez des cheveux adaptés,  
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*  
**POSTICHEUR**  
HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN  
**COIFFURE DAMES**

## **RENÉ DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9<sup>e</sup>  
Téléphone : 878-88-14

---

---

JACQUES VOUS REÇOIT

## **AU PIERROT DE LA BUTTE**

DÎNERS — SOUPERS

Menu à 12 F

*(fermé le dimanche)*

*(ouvert tout l'été)*

41, rue Caulaincourt, PARIS-18<sup>e</sup> — Téléphone : 606-06-97  
(Métro Place Clichy — Lamarek)

---

---

## **AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE**

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime  
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

**28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV<sup>e</sup>**

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91